

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

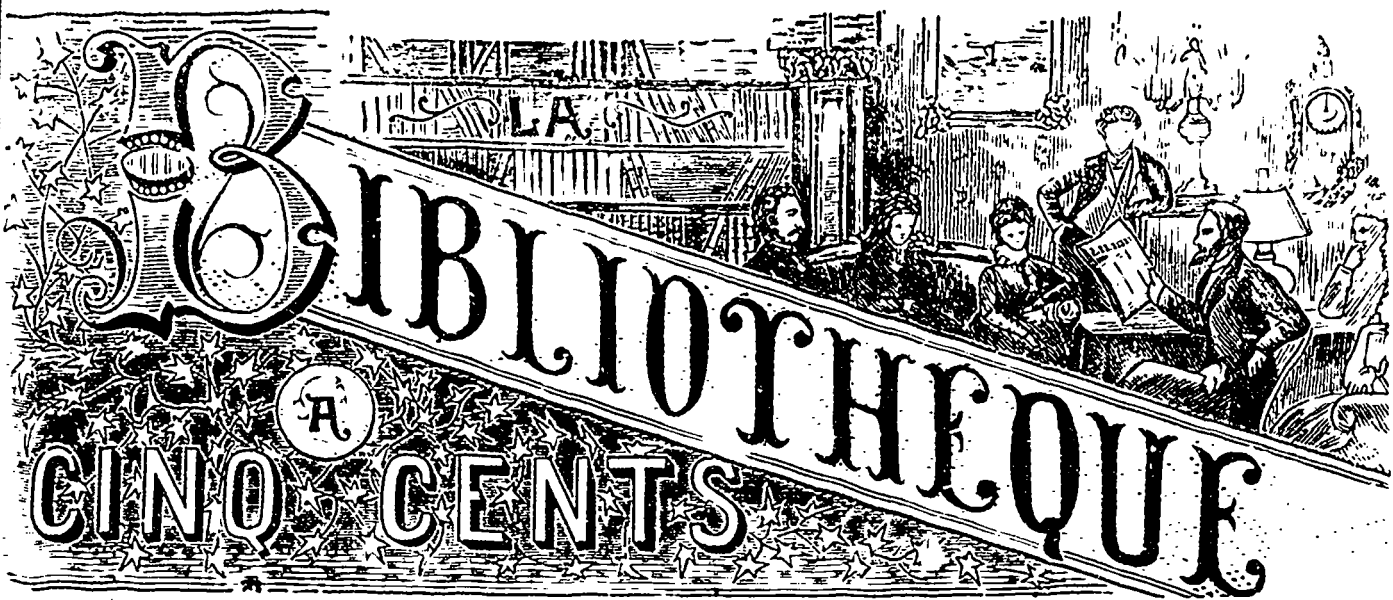
The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- |  |  |
|--|--|
| <input type="checkbox"/> Coloured covers/<br>Couverture de couleur   | <input type="checkbox"/> Coloured pages/<br>Pages de couleur   |
| <input type="checkbox"/> Covers damaged/<br>Couverture endommagée  | <input type="checkbox"/> Pages damaged/<br>Pages endommagées   |
| <input type="checkbox"/> Covers restored and/or laminated/<br>Couverture restaurée et/ou pelliculée  | <input type="checkbox"/> Pages restored and/or laminated/<br>Pages restaurées et/ou pelliculées  |
| <input type="checkbox"/> Cover title missing/<br>Le titre de couverture manque   | <input checked="" type="checkbox"/> Pages discoloured, stained or foxed/<br>Pages décolorées, tachetées ou piquées   |
| <input type="checkbox"/> Coloured maps/<br>Cartes géographiques en couleur   | <input type="checkbox"/> Pages detached/<br>Pages détachées  |
| <input type="checkbox"/> Coloured ink (i.e. other than blue or black)/<br>Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)   | <input type="checkbox"/> Showthrough/<br>Transparence  |
| <input type="checkbox"/> Coloured plates and/or illustrations/<br>Planches et/ou illustrations en couleur  | <input type="checkbox"/> Quality of print varies/<br>Qualité inégale de l'impression   |
| <input type="checkbox"/> Bound with other material/<br>Relié avec d'autres documents   | <input type="checkbox"/> Includes supplementary material/<br>Comprend du matériel supplémentaire   |
| <input type="checkbox"/> Tight binding may cause shadows or distortion<br>along interior margin/<br>La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la<br>distorsion le long de la marge intérieure   | <input type="checkbox"/> Only edition available/<br>Seule édition disponible   |
| <input type="checkbox"/> Blank leaves added during restoration may<br>appear within the text. Whenever possible, these<br>have been omitted from filming/<br>Il se peut que certaines pages blanches ajoutées<br>lors d'une restauration apparaissent dans le texte,<br>mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont<br>pas été filmées. | <input type="checkbox"/> Pages wholly or partially obscured by errata<br>slips, tissues, etc., have been refilmed to<br>ensure the best possible image/<br>Les pages totalement ou partiellement<br>obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure,<br>etc., ont été filmées à nouveau de façon à<br>obtenir la meilleure image possible. |
| <input checked="" type="checkbox"/> Additional comments:/<br>Commentaires supplémentaires:      Pagination continue.   |  |

This item is filmed at the reduction ratio checked below/  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X



Publiée par POIRIER, BESSETTE & C<sup>IE</sup>, 1540, rue Notre-Dame

Vol. II

{ PAR AN }  
\$2.50

MONTREAL, 13 JANVIER 1887

{ UN NUMERO }  
5 CENTS

No. 15

# LE DIAMANT CACHÉ



Pandrillo exécute de point en point les ordres du commandeur.

# LE DIAMANT CACHÉ.

## PROLOGUE.

### I

Un soir d'hiver de l'année mil sept cent quatre-vingt-sept, un cavalier d'environ cinquante-cinq ans entra dans Paris par la porte Bourdeille et se dirigea vers le Palais-Royal, qui était alors, comme aujourd'hui, le centre de la capitale, et dont les environs constituaient le quartier le plus peuplé. Ce cavalier était, à coup sûr, un gentilhomme, mais il était vêtu assez piètrement, montait un mauvais cheval et était suivi d'un laquais aussi mal monté et aussi mal accourré que lui. Il avait fait une longue route, à en juger par la poussière qui couvrait ses vêtements, et son cheval marchait lentement, comme s'il eût plié sous le faix.

Cependant le cavalier était plutôt maigre que gras, et un observateur attentif eût remarqué peut-être que la répugnance que le roussin du gentilhomme et le courtaud de son laquais semblaient avoir pour une allure rapide, tenait évidemment à la pesanteur de deux énormes valises placées à l'arçon de la selle, et qui paraissaient emplies d'un métal fort lourd, or ou plomb.

Seulement, il était difficile de supposer que des gens en si piètre équipage portassent de l'or en croupe, ni plus ni moins que des fermiers des gabelles,—et la foule assez indifférente qui encombraient les rues et saluait d'un air moqueur le pauvre gentilhomme, aima mieux croire sans doute qu'il enfourchait une rosse épuisée et n'ayant plus le courage de gagner l'écurie.

C'était cependant un beau vieillard fort noble d'aspect et vert comme un jeune homme. Il avait fière mine sur son roussin,—à peine ses cheveux grisonnaient-ils, tandis que sa moustache était encore noire,—et son visage était aussi bronzé que celui d'un Espagnol ou d'un Napolitain.

À la façon dont il se tenait en selle et posait le poing sur la hanche, à deux pouces de la coquille de sa longue épée, on reconnaissait sur-le-champ un militaire, un officier blanchi sous le harnois, un de ces vaillants cadots de famille qui parlaient sans sou ni maille de leur gentilhommière et y revenaient un beau jour, sur leur retour d'âge, avec le bâton de maréchal de France, comme Gassion ou d'Artagnan.

Le laquais résumait pareillement un type qui n'était dépourvu ni d'originalité, ni de mérite. Il avait vingt ans de moins que son maître, il était court de taille, rougeaud comme un cabaretier bourguignon, et son visage en demi-lune était orné d'une épaisse et longue chevelure blonde du plus singulier effet. On eût dit un homme du Nord cuivré au soleil du Midi.

Son large abdomen s'épanouissait dans la selle et y remplissait les arçons. Enfin, une immense rapière longue de quatre pieds rebondissait sur les flancs de son roussin et donnait au cavalier une tournure martialement grotesque.

Ce valet se nommait Pandrille Bourdin, et il était d'origine morvandelle comme son maître le commandeur de Montmorin, cadet de famille et chevalier de Malte.

Le maître et le valet, après avoir longé la rue Saint-Honoré, entrèrent dans celle des Bons-Enfants, et s'arrêtèrent devant la branche de houx desséchée d'une hôtellerie d'honnête apparence qui portait pour enseigne cette phrase merveilleuse : " Au meilleur crû de Bourgogne, Isidore Bourdin, la fleur des hôteliers, loge les gentilshommes et les manants."

—Holà ! hé ! l'oncle Bourdin ? cria le laquais du commandeur en mettant pied à terre.

Un homme accourut sur le seuil de l'hôtellerie et regarda d'un air étonné et fort indécis maître Pandrille qui l'avait salué du titre d'oncle.

Cet homme était un maigre et long personnage de quarante cinq à cinquante ans, pâle et blême, à l'encontre de la plupart des hôteliers, et qui avait une certaine répugnance à voir des gens d'épée, bien qu'il eût la prétention exagérée de loger et d'héberger des gentilshommes.

L'oncle Bourdin était un fiéffé poltron qui tremblait de tous ses membres à la détonation d'un coup de pistolet, et se fût évanoui tout net s'il eût vu deux hommes croiser le fer.

—Qui diable m'appelle mon oncle ? demanda-t-il en se montrant légèrement ému sur le seuil de sa porte.

—Hé ! moi, pardieu, répondit Pandrille.

—Qui, vous ? je ne vous connais pas.

—Bon ! regardez-moi bien, mon oncle : ce n'est pas une raison parce que j'ai passé dix ans sur les vaisseaux de l'ordre en qualité de cuisinier et de valet de chambre de M. le commandeur, pour que vous ne reconnaissiez pas votre neveu Pandrille Bourdin, le propre fils de votre frère Athanase Bourdin.

—Tu es Pandrille, toi ? exclama l'hôtelier.

—En chair et en os, mon oncle, et voilà le chevalier de Montmorin, mon illustre maître, qui vous fait l'honneur de descendre chez vous.

L'oncle Bourdin demeura ébloui à ce titre sonore de Commandeur ; et bien que les vêtements du gentilhomme fussent quelque peu râpés, il se trouva fort honoré d'avoir à héberger un si noble personnage.

Aussi, après avoir embrassé son neveu, qu'il n'avait pas vu depuis douze ou quinze ans, s'empressa-t-il de faire au chevalier cet accueil affectueux et empressé que l'intérêt dicte toujours à un aubergiste bien entendu.

—Comme te voilà beau garçon et de belle mine, Pandrille, mon neveu ! murmura-t-il en aidant le laquais à débrider les chevaux qu'il avait conduits à l'écurie, laissant M. le commandeur aux mains de Louise, une bonne grosse servante morvandelle que l'oncle Bourdin avait installée chez lui comme femme de charge, et qui introduisit le noble visiteur dans la plus belle chambre de l'auberge ; —comme te voilà galamment tourné et vêtu ! on dirait un vrai seigneur.

—Peuh ! mon oncle, répondit humblement Pandrille, nous ne sommes pas riches, mon maître et moi ; et au service de l'ordre de Malte, on attrape plus de coups d'épée...

L'oncle Bourdin frissonna à ces mots, et leva sur son neveu ce regard envieux et admiratif à la fois des gens qui reconnaissent chez les autres une vertu dont ils sont incapables.

—Tu es donc courageux, toi ? s'écria-t-il émerveillé.

—Comme un lion, mon oncle.

—C'est drôle, pensa naïvement l'hôtelier, c'est pourtant le propre fils de mon frère, lequel est bien aussi poltron que moi.

Et de plus en plus ravi de cette exception de courage dans sa famille, l'oncle Bourdin poursuivit :

—Mais comment diable es-tu devenu homme d'épée, après avoir commencé par être marmiton ?

—Ah ! voilà, c'est toute une histoire que je vais vous conter en deux mots :

" Vous vous souvenez qu'il y a quinze ans environ, narra Pandrille, tout en bouchonnant les chevaux, vous me fîtes venir du pays et m'installâtes chez vous comme laveur de vaisselle ?

—Pardieu ! si je m'en souviens, et tu étais joliment paresseux, drôle !

—Que voulez-vous ? je n'avais aucun goût pour la cuisine. Vous me battiez et, sous prétexte que j'étais votre neveu, je buvais de l'eau en tout temps et n'avais pas un rouge liard dans ma poche.

—Ah ! mon neveu, interrompit philosophiquement l'oncle Bourdin, l'économie est la seule vertu de ce monde. J'ai voulu te rendre vertueux.

—Merci ! Toujours est-il que je m'esquivai un beau jour. Un sergent recruteur m'offrit un pot de vin, un soir, et m'enrôla pour dix pistoles. J'étais trop petit pour faire un cavalier, je n'aimais pas à marcher. Au bout de six mois, et comme nous étions en garnison dans un port de mer, je désertai et m'engageai comme cuisinier à bord d'un navire hollandais.

" Le navire allait en Italie. En route, il fut capturé par des pirates turcs qui voulurent me pendre...

Au mot de pendaison, l'oncle Bourdin poussa un cri d'effroi.

—Oui, mon oncle, ils voulurent d'abord me pendre. Mais le capitaine apprit que j'étais cuisinier ; et comme il n'en avait pas à bord, j'eus la vie sauve à condition de préparer des sauces et des ragôts pour les mécréants, comme j'en avais jusque-là confectionné pour les chrétiens.

« Huit jours après, les pirates turcs furent capturés par une galère de Malte. La galère avait précisément pour commandeur M. de Montmorin. J'entendis prononcer son nom, juste au moment où, pour la deuxième fois, je courais risque d'être pendu.

—Encore ! exclama l'oncle Bourdin, à qui ce récit donnait la chair de poule.

—C'était tout simple, répondit tranquillement Pandrille. Les Turcs avaient voulu me pendre comme chrétien, les chrétiens me voulaient pendre comme mécréant. Le nom de Montmorin me sauva. Je me souvins qu'il y avait en Morvan, au bord du Cousin, à six lieues de notre village, un château qui portait ce nom, et à tout hasard je demandai en bon français à parler au commandeur, à qui je contai mon histoire.

«—Palsambleu ! me dit-il, il ne sera pas dit qu'un pauvre diable de Bourguignon aura été pendu à bord d'un navire commandé par un Morvandiau. Que sais-tu faire ?

«—Brûler un rôti et gâter une sauce, répondis-je avec modestie.

«—Alors, dit le commandeur, je te prends pour valet de chambre.

« Et voilà comment, mon cher oncle, de marmiton je suis devenu cuisinier, de cuisinier laquais, et de laquais homme d'épée, car, au service d'un chevalier de Malte, on se bat à peu près tous les jours. »

Tandis que Pandrille achevait, l'oncle Bourdin avait mis la main sur les courroies des arçons et s'appropriait à délier les valises.

—Chut ! mon oncle, dit le valet, ne touchez pas à cela.

—Hein ? fit l'oncle Bourdin, qui déjà avait senti la pesanteur des valises.

—Ceci, dit mystérieusement Pandrille, est comme la hache du bourreau. On regarde, mais on ne touche pas.

—Tout beau ! mon neveu, serait-ce de l'or ?

—Non, c'est du plomb. En fait d'or, mon maître en a fort peu, et il est probable que la dépense qu'il fera chez vous sera payée par ses frères, le comte de Maltevert et le baron de Villemur.

—Du plomb ! murmurait l'oncle Bourdin peu convaincu. Quelle drôle d'idée de porter du plomb en croupe !

—Ce sont des balles capturées sur les Turcs, et que le commandeur a rapportées comme souvenir de ses campagnes.

Et Pandrille, qui était un vigoureux garçon, chargea les deux valises sur ses épaules et les porta dans l'hôtellerie, à la chambre où, déjà, le commandeur était installé devant un large feu allumé par la Morvandelle.

En jetant un coup d'œil plus investigateur sur le commandeur, l'oncle Bourdin, qui avait suivi son neveu, s'avoua que les habits du gentilhomme étaient bien fripés pour que ses valises fussent ainsi remplies d'or, et il ne se trouva plus aussi éloigné de croire la singulière et bouffonne version de Pandrille.

—Mon ami, lui dit le commandeur, vous êtes Bourguignon ?

—Oui, monsieur le chevalier.

—Vous connaissez, ou vous avez connu, sans nul doute, ma famille ?

L'oncle Bourdin s'inclina.

—Il y a trente années que j'ai quitté la France, poursuivit le commandeur, et je ne sais au juste ce que sont devenus mes frères aînés, le comte de Maltevert et le baron de Villemur.

—Oh ! répondit l'hôtelier, ce sont de grands seigneurs, monsieur.

—Ils sont bien heureux, soupira le commandeur, car moi je suis aussi pauvre cadet de famille au retour qu'au départ.

—M. de Maltevert, poursuivit l'oncle Bourdin, est capitaine aux mousquetaires du roi.

—Oh ! oh !

—Et il a, dit-on, trente mille livres de revenu sans compter ses pensions.

—Il est de fait, murmura le commandeur, que Maltevert, en sa qualité d'usé, a eu la terre de Bully, le manoir de Montreuil et le baronnie d'Arcy. Tout cela doit bien rapporter trente mille livres, bon an mal an. Est-il marié ?

—Oui, monsieur, et il a deux fils de huit à dix ans.

—Et Villemur, qui était destiné à entrer dans les ordres, est-il évêque ?

—Non pas, répondit l'hôtelier, M. le baron a épousé une héritière, et il est plus riche encore que le comte.

—Diable !

—Il a une charmante petite fille de cinq ans qu'on nomme Camille ; or, il est mestre de camp des armées du roi.

—Mais c'est superbe ! exclama naïvement le commandeur, et je vois que mes frères seront en belle position pour héberger convenablement la vieillesse de leur cadet, qui revient après trente années de guerre, sans autre patrimoine que sa bicoque de Montmorin.

L'oncle Bourdin, qui était un sceptique à l'endroit des bons sentiments de l'humanité, réprima à grand-peine un sourire incrédule en voyant le vieux chevalier de Malte se bercer de naïves espérances.

—Il doit être bien délabré, mon pauvre manoir de Montmorin, soupira le chevalier.

—Ah ! dame ! monsieur, la dernière fois que je suis allé en Bourgogne, j'ai passé tout auprès, et il m'a fait cet effet-là. Je crois qu'il n'y a pas un seul appartement logeable.

—Peuh ! mes frères me le restaureront . . .

Et le chevalier se tourna vers Pandrille :

—Drôle, lui dit-il, brosse mon pourpoint et donne-moi mon manteau, je les veux aller voir ce soir même. Où donc ont-ils leur logis ? acheva-t-il en se tournant vers l'hôtelier.

—M. de Maltevert habite la rue de Béthisy.

—C'est à deux pas, il me semble. Et Villemur ?

—M. le baron a acheté un hôtel dans la rue Saint-Louis en l'île.

—C'est beaucoup plus loin. Alors, j'irai demander à souper à Maltevert.

Et d'un geste, le commandeur congédia l'hôtelier.

## II

M. de Montmorin fit un bout de toilette et changea de linge, mais il conserva son pourpoint râpé. Pandrille lui mit un œil de poudre dans ses cheveux, noua un ruban fané à la coquille de son épée et lissa ses moustaches encore noires avec du cosmétique parfumé.

Ainsi pomponné, le commandeur ressemblait assez à un mendiant de haute roche qui se drapait dans ses haillons le plus coquettement du monde.

—Maintenant, mon garçon, dit-il au valet, fais-toi servir à souper ici même et fais bonne garde. Il est toujours dangereux d'abandonner des valises comme les nôtres.

—Monsieur le commandeur emporte-t-il son diamant ? demanda Pandrille.

—Non pas, répondit le commandeur. Je vais te le confier également. Je pourrais être détrossé au coin d'une rue.

A ces mots, M. de Montmorin tira de sa poche un petit écriin qu'il ouvrit, et un rayon du foyer tombant sur l'objet qu'il renfermait, en fit jaillir une gerbe étincelante de lumière. L'écriin contenait un diamant de la grosseur d'une noix, d'une eau admirable, et qui eût éclipsé, par sa pureté et sa grosseur, le Régent lui-même, ce fameux diamant dont la couronne de France était si fière.

—Hé ! hé ! murmura M. de Montmorin en souriant, voilà un talisman qui a bien son mérite, et si je le portais au pommé de mon épée, je ne saurais plus si c'est à lui ou à moi que mes excellents frères feraient fête.

Le commandeur referma l'écriin et le tendit à Pandrille, qui le mit à son tour dans sa poche.

Puis il sortit, le nez au vent, le jarret tendu, souriant et

guilleret, comme un vieux garçon qui n'ont jamais attristé les soucis du mariage, leste et pimpant comme un page qui s'en va, à la brune, escalader un balcon et chagriner un époux grandeur.

Quant à Pandrille, il arma froidement deux pistolets, les plaça à portée de sa main et s'assit sur ses deux valises, siège un peu dur peut-être, mais qui pouvait avoir son mérite.

Le commandeur avait bonne mémoire, et, quoique trente années se fussent écoulées depuis qu'il avait quitté Paris, il s'en alla tout droit et sans hésiter à la rue de Béthisy.

La rue de Béthisy, d'ordinaire fort tranquille, était ce soir là un grand remue-ménage. De beaux carrosses rangés à la file et bon nombre de chaises, aux porteurs galonnés à outrance, encombraient les abords d'un joli hôtel récemment construit, et dont la façade était splendidement illuminée.

— Faquin ! dit le commandeur en interpellant le premier valet de pied qu'il rencontra à l'entrée de la rue, pourrais-tu me dire quel est cet hôtel ?

— C'est celui de M. le comte de Maltevert, capitaine aux mousquetaires.

— Bon ! pensa le commandeur, je l'aurais parié.

Et il entra dans la cour de l'hôtel et passa comme un invité à travers les nombreux valets chamarrés d'or qui encombraient le péristyle et l'escalier.

Le commandeur monta au premier étage et se hasarda dans un salon où il y avait une foule brillante de dames en robes de bal et de beaux seigneurs vêtus de soie et d'or. A la clarté des lustres, son pourpoint éraillé apparut à tous les yeux, et, sur-le-champ, quelques chuchotements moqueurs, quelques rires étouffés accueillirent le vieux gentilhomme sur son passage.

Un petit garçon de dix ans, hardi et insolent comme un page, vint à lui et le toisa d'un air dédaigneux.

— Qui demandez-vous, mon brave homme ? lui dit-il.

— Mon petit ami, répondit le commandeur avec bonté, je voudrais parler à M. le comte de Maltevert.

L'enfant toisa de nouveau le vieillard.

— Si c'est pour lui demander quelque grâce, fit-il, revenez demain. Papa est trop occupé aujourd'hui.

— Ah ! M. de Maltevert est votre père ?

— Oui, mon brave homme. Est-ce que vous le connaissez ?

— J'ai été de ses amis, mon enfant.

Le jeune drôle regarda fort dédaigneusement le vieillard.

— Pourtant, dit-il, papa n'a jamais été pauvre.

— C'est qu'apparemment j'ai été riche jadis, répliqua le commandeur sans manifester aucune irritation.

— Eh bien, monsieur, reprit l'enfant, revenez demain et si papa peut vous être utile...

— Pardon, mon jeune ami, veuillez dire à votre père que le chevalier de Montmorin...

— Hein ? dit l'enfant. On dit que nous avons un oncle de ce nom là !

— Oui, mon ami.

— Ce n'est pas vous, n'est-ce pas ? demanda hardiment l'enfant ; mon oncle n'est pas si mal mis.

— C'est ce qui vous trompe : le chevalier de Montmorin, c'est moi.

— Ah ! fit le jeune drôle avec une moue des plus dédaigneuses.

Tandis que le commandeur et lui échangeaient ces quelques mots, un second enfant, plus jeune de deux ans, s'était approché d'eux, et entendant la dernière phrase du vieillard, il courut rejoindre un personnage d'un âge mûr, dont la poitrine était couverte du collier des Ordres, et qui arrivait d'un salon voisin, attiré par l'espèce de rumeur que venait de produire l'entrée du commandeur, un homme mal vêtu que nul ne connaissait.

— Papa, cria l'enfant avec cette étourderie sans pitié de la jeunesse, voilà un mendiant qui prétend être notre oncle le chevalier de Montmorin.

Le commandeur, qui n'avait perdu ni son calme ni sa phy-

sionomie humble et bonasse, regarda du coin de l'œil son frère M. le comte de Maltevert, le vit pâlir à son nom et se mordre les lèvres de dépit. Puis il alla à lui, les bras ouverts, et lui sauta au cou ;

— Ah ! cher comte, murmura-t-il, quel bonheur de vous revoir, enfin !

— Comment ! c'est vous, Montmorin ? balbutia le mousquetaire en rendant assez froidement à son frère son accolade pleine d'effusion.

— Moi-même, cher Hector...

— Et d'où venez-vous donc, bon Dieu ?

— De Malte.

— Ah ! murmura le comte avec un dépit croissant, c'est trop aimable à vous de venir me visiter. Etes-vous à Paris pour longtemps ?

— Mais dit le commandeur avec une naïveté qui fit frissonner le comte, pour toujours, je l'espère.

— Vous avez donc renoncé au service de l'Ordre ?

— Je suis vieux et couvert de blessures.

— Mais vous vous portez comme un charme, il me semble.

— Et pauvre comme un vrai cadet, acheva le commandeur avec un soupir.

Le comte ne souffla mot ; mais il prit son frère par la main et le présenta à la comtesse ; puis il s'excusa sur ses devoirs de maître de maison et lui demanda la permission de s'occuper de ses invités.

La comtesse avait fait au commandeur un accueil aussi glacial que celui de son mari.

M. de Montmorin était homme du monde, il avait de l'esprit et il portait son vieux pourpoint de si galante manière qu'il eut conquis bientôt les bonnes grâces des dames et fait taire les moqueries de quelques jeunes fous. Il poussa même la verdure et l'aisance jusqu'à danser un menuet avec une jeune et belle personne de vingt ans, et à trois heures du matin il rejoignit le comte dans l'embrasure d'une croisée.

Le comte était pâle de colère, et il redoutait une seconde entrevue avec ce frère qui, sans doute, comptait s'installer chez lui pour le reste de ses jours.

— Mon bel ami, lui dit le commandeur d'un ton dégagé, j'avais songé d'abord à me retirer chez vous et à vivre mes derniers jours à Paris, mais j'ai une crainte...

— Ah ! dit le comte, dont l'œil brilla d'un subit espoir.

— Le climat de Paris est des plus malsains. Je suis couvert de coups de sabre et troué à jour par les balles turques. L'air de Paris ne me vaut rien.

— Vous savez, poursuivit le commandeur, que Montmorin, cette bicoque que notre père m'a laissée pour tout héritage, est situé sur un rocher au bord du Cousin. L'air y est salubre. Je vais me retirer à Montmorin. La terre rapporte bon an mal an six cents livres : c'est peu, mais j'ai été habitué à vivre de rien. J'y serai le plus heureux des hommes.

— Ah ! fit le comte, respirant librement.

— Mais, ajouta le commandeur, donnez-moi donc des nouvelles de Villemur ?

— Le baron est dans sa terre d'Arcy, avec sa femme et sa fille, répondit le comte.

— Bon ! je l'irai voir en passant.

— Ainsi, vous partez ?

— Demain.

— Comment ! vous ne me donnerez pas au moins quelques jours ?

— Brrr ! souffla le commandeur, décidément, il fait horriblement froid à Paris. J'ai eu le frisson tout à l'heure, et si je veux vivre quelques jours encore, il faut que je déguerpisse.

— A ce compte, murmura M. de Maltevert d'un air résigné, je ne vous retiens plus.

— Adieu, Maltevert.

— Adieu, mon frère.

Le commandeur prit congé, puis il s'arrêta sur le seuil du salon, et regardant du coin de l'œil ses deux jeunes neveux :

— Eh ! eh ! mes petits drôles, murmura-t-il, vous pourriez

bien quelque jour vous repentir d'avoir reçu comme un chien votre pauvre oncle le commandeur et de l'avoir appelé mendiant. Décidément j'ai bien fait de ne pas mettre mon diamant à la poignée de mon épée. Ce cher comte, mon bien aimé frère m'eût étouffé de caresses.

Et le commandeur sortit un peu attristé, mais la tête haute et avec une démarche de prince, malgré son pourpoint râpé.

Il regagna d'un pas lesté l'hôtellerie de l'oncle Bourdin, et trouva Pandrille endormi sur les valises dont il s'était fait un matelas.

—Drôle ! lui dit-il, aide-moi à me déshabiller, je vais faire un somme de huit heures. Puis, demain matin, tu feras donner l'avoine aux chevaux.

—Nous partons donc ? demanda Pandrille.

—Sans doute.

—Et où allons-nous ?

—Nous allons à Montmorin.

—Ah ! dit le laquais, il paraît que M. le comte de Maltevert est absent de Paris.

—Non, mais il est très affairé.

—Je comprends, murmura Pandrille qui devina l'accueil fait à son vieux maître. Mais, demanda-t-il, monsieur le commandeur n'ira-t-il point voir le baron de Villemur.

—Oh ! si fait ! mais le baron est à Arcy, c'est à deux pas de Montmorin.

—Parfait ! dit sentencieusement le laquais en aidant son maître à se déshabiller, après lui avoir rendu son diamant que celui-ci plaça sous son oreiller.

Le lendemain, les lourdes valises furent bouclées de nouveau sur les selles, et le commandeur, après avoir payé l'écot, prit congé de maître Bourdin, la fleur des hôteliers.

—Ma foi ! pensa celui-ci après lui avoir souhaité bon voyage, le comte a certainement fort mal reçu son cadet, et il est maintenant bien évident que les valises ne contiennent que du plomb ; sans cela...

Ces deux derniers mots étaient un poème de philosophie. La fleur des hôteliers savait fort bien qu'on reçoit toujours à bras ouverts un frère qui revient avec des valises gonflées d'or.

### III

Le commandeur et son laquais chevauchèrent pendant quatre jours du matin au soir, ne s'arrêtant que deux fois : à midi pour laisser reposer leurs maigres chevaux ; le soir pour giter dans la première hôtellerie qu'ils trouvaient au bord de la route. Ils atteignirent ainsi la ville d'Auxerre et y passèrent la nuit.

Là, M. de Montmorin dit à Pandrille :

—Nous n'avons plus que six lieues à faire, et nous pouvons demain dormir la grasse matinée, d'autant plus que je tiens assez à ce que tu n'arrives à notre bicoque qu'à la nuit close.

—C'est fort heureux pour nos montures, grommela Pandrille, car elles sont à bout de forces et si nous avions encore trois jours de marche, nous ferions bien certainement les deux derniers à pied.

M. de Montmorin s'en alla descendre, à Auxerre, sur la berge de l'Yonne, dans une méchante hôtellerie où il n'avait garde d'être remarqué, et s'y donna prudemment pour un pauvre diable d'officier de fortune qui portait la solde de son régiment dans ses valises, car l'aubergiste les avait tâchées de la main.

Il soupa de fort bon appétit, fit monter ses valises dans sa chambre, mit sous son oreiller son épée et ses pistolets, et fit dresser dans la même pièce un lit de camp à Pandrille.

M. de Montmorin dormit d'une traite jusqu'à dix heures du matin, puis il déjeûna, but le meilleur crû que possédait son hôte, et se mit en selle tout guilleret et tout joyeux.

Comme on était alors en hiver, c'était charmant de voyager en plein jour, et nos voyageurs ne firent halte qu'au petit bourg du Vermenton, où ils laissèrent souffler leurs chevaux durant une demi heure.

Puis ils repartirent et gagnèrent au petit trop de leurs deux rossinantes le chemin de traverse qui conduisait à Arcy en abandonnant la route d'Avallon.

M. de Montmorin s'arrêta alors et dit à Pandrille :

—Mon garçon, tu connais parfaitement le chemin qui mène à Montmorin ; n'est-ce pas ?

—Parbleu ! répondit Pandrille, j'ai colleté dans ma jeunesse les lapins de monsieur le commandeur.

—Faquin !

Pandrille baissa la tête d'un air repentant.

—Mais poursuivit le commandeur, il y a longtemps, et je te pardonne. Tu vas donc continuer ta route jusqu'à Montmorin.

—Monsieur le commandeur me quitte ?

—Oui, je vais à Arcy.

Pandrille faillit laisser glisser sur ses lèvres ce sourire incrédule que l'oncle Bourdin n'avait réprimé qu'à grand'peine, quand le commandeur avait parlé de l'hospitalité qu'il comptait recevoir chez ses frères.

—Tu porteras les valises dans les caves, et tu les enterreras soigneusement ce soir même, poursuivit le commandeur. Puis tu annonceras ma prochaine arrivée à mes vassaux.

—Ils sont peu nombreux, murmura Pandrille.

—Je le sais, mais qu'importe !

—Au fait, dit le laquais, charbonnier est maître chez lui.

—Tu parles d'or. Enfin tu me chercheras une cuisinière. Je la veux proprette et jolie.

—Peste ! pensa Pandrille, monsieur le commandeur est toujours vert galant.

—Quant à toi, je te nomme mon intendant.

—Monsieur le commandeur me comble. Est-ce tout ?

—Oui, pour le moment. Bon voyage.

Et M. de Montmorin poussa son cheval dans la direction d'Arcy, tandis que maître Pandrille continuait sa route vers Montmorin où il arriva à la nuit tombante, et exécuta de point en point les ordres du commandeur.

### IV

Le commandeur arriva à la grille du château d'Arcy à cette heure qu'on a surnommé *entre chien et loup*, c'est-à-dire entre le jour et la nuit.

M. de Villemur y passait l'automne et une grande partie de l'hiver. Veneur enragé, il condamnait la baronne à une sorte d'exil à la campagne, et lorsque M. de Montmorin entra dans l'avenue de tilleuls qui conduisait au perron, il entendit au loin dans les bois environnants résonner une trompe qui sonnait un hallali courant des plus gaillards.

Il supposa, ce qui était la vérité, que son frère chassait encore à cette heure crépusculaire, et il n'en continua pas moins son chemin jusqu'à la grand'porte. Un valet accourut au bruit des pas du cheval, et inventoria d'un coup d'œil le roussin, le cavalier et son costume montrant la corde.

—M. le baron est à la chasse, dit le laquais.

—La baronne y est-elle ?

—Oui, monsieur.

—Alors, introduisez-moi.

—Qui annoncerai-je ? demanda le laquais impertinent.

—Vous annoncerez le chevalier de Montmorin.

Le commandeur jeta la bride à un autre valet et suivit le premier qui le conduisit jusqu'à un petit salon où une jeune femme tenait sur ses genoux une ravissante petite fille de quatre ou cinq ans, blanche comme un lis, avec de beaux cheveux châtain bouclés et ruisselant sur ses épaules.

L'enfant jouait et lutinait avec sa mère qui la couvrait de baisers.

Ce spectacle plut fort au commandeur qui s'arrêta charmé sur le seuil du salon.

Au nom de Montmorin, à la vue de l'étranger, madame de Villemur se leva vivement et salua le commandeur.

La baronne était une femme de trente-deux ans environ, fort belle encore, blonde et souriante du meilleur des squires,



et ses yeux bleus avaient tourné la tête à son vieil époux qui, à cinquante ans passés, avait songé à se marier, et ne s'en repentait nullement, du reste.

Madame de Villemur était aussi bonne que belle, et elle fit au chevalier un accueil charmant, peu soucieuse de sa pauvreté. Il lui suffisait que M. de Montmorin fût le frère de son époux. La petite fille, Camille, après avoir regardé fort longuement le vieil oncle, obéissant à cette intelligente curiosité de tous les enfants, passa ses petits bras d'albâtre autour du cou du vieillard, et l'embrassa tendrement.

Et M. de Montmorin tressaillit de joie et se sentit ému jusqu'aux larmes. Il comprit qu'il allait aimer cette gracieuse enfant comme il aurait aimé sa fille, et déjà le bonhomme, ravi de la façon dont l'avait reçu sa jeune belle-sœur, allait bâtir les plus splendides châteaux en Espagne sur les heures calmes et fortunées de sa vieillesse, lorsque le baron arriva.

M. le baron de Villemur était, en tous points, le digne frère de M. le comte de Maltevert ; seulement il avait le don de la dissimulation, et quelque déplaisir qu'il eût de voir arriver chez lui ce frère en haillons, il n'en fit rien paraître et étouffa le commandeur de caresses.

Malheureusement M. de Montmorin était doué d'une grande perspicacité ; il jugeait les hommes d'un seul coup d'œil et il devina la pensée la plus intime de M. de Villemur.

— Décidément, se dit-il, je crois que Pandrille ne m'attendra pas bien longtemps à Montmorin.

Cependant il passa quelques jours à Arcy, et parut même décidé à s'y installer pour fort longtemps. Madame de Villemur en témoignait une grande joie, et quant à la belle petite fille, elle avait pris son vieil oncle en si grande amitié qu'elle le suivait partout.

Mais M. de Villemur qui avait hâte de se dépêtrer de son frère, lui annonça un matin qu'il allait partir pour Paris. La baronne désirait y passer l'arrière-saison, et puis il faisait grand froid à la campagne, — et puis encore M. de Montmorin ne devait pas oublier qu'il possédait un petit manoir sur les bords du Cousin, et il était de son intérêt de l'aller visiter.

Le commandeur comprit que c'était un congé en bonne forme que son frère lui donnait. Il courba le front sans mot dire et fit ses préparatifs de départ.

Le lendemain matin, au point du jour, il mit le pied à l'étrier et prit le chemin de Montmorin.

Mais il avait pris dans ses bras la charmante petite Camille et il s'était murmuré à lui-même en la couvrant de baisers :

— Cette enfant saura un jour ce qu'elle a gagné à baiser les cheveux blancs de son vieil oncle.

Et il poussa son cheval en laissant échapper un soupir qui était comme la conclusion des réflexions fort tristes qu'il avait faites sur l'égoïsme de la race humaine.

## V

Le manoir de Montmorin aurait bien eu son mérite aux yeux d'un peintre en amour de la nature sauvage, ou d'un archéologue affilé des vieilles constructions féodales.

Situé en plein Morvan, cette Ecosse en miniature du centre de la France, il était perché sur un roc comme une aire d'aigles, ou un nid de faucons, et dominait de ses quatre tours massives une étroite vallée au fond de laquelle roulait le Cousin, une rivière capricieuse et fantasque, ruisseau en été, fleuve en hiver.

Montmorin datait des croisades. Un Maltevert, car tel était le nom patronimique du commandeur, à qui celui de Montmorin ne revenait qu'en sa qualité de cadet, un Maltevert, disons-nous, l'avait bâti en retour de la terre sainte pour y loger une jeune et belle Sarrazine devenue chrétienne, et dont il avait fait sa femme.

Les Maltevert, on le voit, avaient une assez belle généalogie.

Plus tard, durant le moyen âge, Montmorin, dont sa situation formidable faisait une véritable forteresse, avait soutenu plusieurs sièges. Les ducs de Bourgogne, Jean sans Peur et Charles le Téméraire y avaient logé ; — un Maltevert pro-

testant s'y était défendu à outrance durant les guerres de religion. Enfin le roi Louis XIV lui-même y avait reçu une hospitalité grandiose dans un voyage qu'il fit en Bourgogne.

Mais le vieux manoir était, comme toutes les choses de ce monde, soumis aux vicissitudes de la fortune et à la misère des temps. Sa splendeur s'évanouit un jour, on ne sait comment. Les derniers Maltevert allèrent habiter Arcy et laissèrent le fier castel tomber en ruine peu à peu. Le père du commandeur le laissa à son cadet pour unique héritage, après en avoir distrait, au profit de ses aînés, les meilleures dépendances. La terre de Montmorin se trouva ainsi réduite à quelques champs pierreux, à quelques arpents de bois rabougris, à deux fermes dont les amodiateurs payaient fort mal leurs redevances, et à quelques vassaux qui se dispensaient de la dime depuis trente ans, attendant que le commandeur revint de Malte exprès pour la réclamer.

Quant au manoir lui-même, c'était pitié de le voir. Les murs en étaient lézardés, la pluie passait à travers la toiture, les vastes salles n'avaient plus ni meubles ni vitraux, et dans tout l'édifice maître Pandrille eut toutes les peines du monde à trouver une chambre convenable pour y recevoir M. le commandeur.

Un seul domestique, un vieillard, était le gardien de ces décombres à l'arrivée de mons Pandrille qui lui annonça le prochain retour de son maître, — ce qui fit frissonner le vieux Caleb, qui se demanda naïvement où il logerait son seigneur et comment il lui servirait à souper.

Pandrille écouta ses lamentations en souriant ; — et puis, comme M. de Montmorin passa quelques jours à Arcy, le nouvel intendant eut le temps de s'industrier.

Il fit venir un couvreur qui côtoya le toit, acheta à Avallon quelques meubles indispensables, embaucha une fillette du village pour faire la cuisine de M. le commandeur, et lorsque ce dernier vint, à la nuit tombante, frapper à la porte de son manoir, il trouva un large feu dans la cheminée, un souper sur sa table, un bon lit dans sa chambre, et il put s'endormir en savourant ce bienheureux proverbe : " Charbonnier est maître chez lui."

Le lendemain, la vallée tout entière apprit le retour de son seigneur, et les vassaux, inquiets touchant l'arrière de leur dime, vinrent au manoir humbles et l'oreille basse. Le commandeur leur donna quittance.

Deux jours plus tard, la nouvelle se répandit de la vallée aux environs, et en même temps on sut que M. de Montmorin revenait comme il était parti, sans sou ni maille.

Lorsqu'il eut pris une semaine de repos, le commandeur résolut de visiter ses voisins de terre et ses parents. Il en avait beaucoup en Morvan, dans le Charollais et l'Autunois, attendu que les Maltevert étaient alliés à presque toute la noblesse bourguignonne.

Il mit quinze jours à faire ce voyage, et partout il fut accueilli avec cette froide courtoisie qui signifie que, si " pierre qui roule n'amasse pas de mousse, elle doit continuer à rouler."

M. de Montmorin rentra en son manoir un peu plus triste qu'il n'en était sorti et il se dit avec mélancolie :

— Tous les hommes se ressemblent : ils ont dégoût de la misère.

Cependant le pauvre commandeur avait horreur de la solitude, et il se défiait des faux amis ; il aurait souhaité ardemment en trouver de véritables et peupler son vieux manoir de visages souriants.

— Si je me mariais ! pensa-t-il.

Mais M. de Montmorin oubliait qu'il avait cinquante ans, et qu'il ne semait que fort difficilement aimé pour lui-même ; — et, comme le cœur humain est toujours rempli d'une certaine dose de présomption, le bonhomme s'imagina que s'il n'avait pu trouver d'amis vrais, il trouverait du moins une femme aimante.

Bientôt toute la province de Bourgogne apprit que M. le chevalier de Montmorin, commandeur de l'ordre de Malte,

pauvre comme Job, affligé de cinquante années révolues, cherchait femme.

Et la province de Bourgogne répondit par un immense éclat de rire qui trouva des échos en Champagne et en Nivernais.

Cependant, quand M. de Montmorin avait une idée, cette idée était tenace ; il voulut savoir au juste si, d'Auxerre à Autun et de Dijon à Nevers, il ne trouverait point une seule fille qui voulût partager sa pauvreté.

—Parbleu ! se dit-il, je me souviens d'un certain cousin qui, il y a trente ans, au moment où je partais pour Malte, était en train de prendre femme. Peut-être a-t-il une fille ? Celui-là n'était pas riche, ventre-saint-gris, et je suis bien sûr que son ambition doit être bornée.

Et M. de Montmorin ordonna à Pandrille de seller ses chevaux, et, dès le lendemain matin, il se remit en route.

Le cousin dont le commandeur s'était souvenu demeurait si loin de Montmorin que le vieux gentilhomme l'avait omis sur la longue liste des parents qu'il avait visités ; il habitait un vieux manoir tout branlant et tout délabré, dans l'Autunois, et il était chargé d'une nombreuse famille, cinq garçons et une fille.

M. de Montmorin arriva chez lui au bout de trois jours de marche, déclina ses titres et qualités au valet possédé par M. de Rochebrune : ainsi nommait-on le cousin, et se fit annoncer.

M. de Rochebrune, qui était veuf depuis longtemps, prenait son repas du soir en compagnie de ses cinq fils et de sa fille lorsque le commandeur entra. Un pot de vin aigrelet et incolore, un morceau de venaison et quelques fruits composaient tout le souper. Cependant M. de Montmorin fut assez bien accueilli, car, après tout, les Rochebrune ignoraient s'il était riche ou pauvre, et il soupa d'un excellent appétit, tout en dévorant des yeux la fille du logis, laquelle était une grande et belle brune de dix-neuf ans, à l'œil noir, au teint doré, aux lèvres rouges et aux dents blanches. Elle s'appelait Carmen.

—Parbleu ! murmura à part lui M. de Montmorin, le cousin Rochebrune n'est pas assez riche pour me refuser sa fille, et, ventre-saint-gris ! j'aurai là une assez jolie femme.

Cependant le commandeur fut très circonspect, et renvoya au lendemain ses ouvertures matrimoniales.

Le lendemain, en effet, de très bonne heure, il prit son cousin Rochebrune par le bras, et lui dit :

—Venez donc, cousin, que nous causions un peu.

Mais le gentilhomme avait jeté déjà un coup d'œil à l'écurie, et s'était convaincu que les chevaux du commandeur et de son laquais étaient deux rosses ; ensuite M. Pandrille avait jase avec le caleb de Rochebrune et lui avait avoué que son maître n'avait ni sou ni maille ; enfin M. de Rochebrune, remarquant le pourpoint du commandeur au grand soleil, s'aperçut qu'il était usé jusqu'à la corde.

Aussi, craignant quelque emprunt, se montra-t-il froid et contraint.

—Cousin, lui dit naïvement M. de Montmorin, hier, tandis que nous soupions, je suis éperdument tombé amoureux de votre fille.

—Hein ? fit M. de Rochebrune qui ne comprit pas.

—Et, continua le commandeur, si vous me la vouliez bailler en mariage...

Le gentilhomme fit un soubresaut.

—Je suis pauvre, poursuivit le commandeur, mais je ne réclamerai pas un sou de dot.

—Cousin, répliqua durement M. de Rochebrune, vous êtes fou.

—Moi fou ! et pourquoi ?

—Parce que rien ajouté à rien donne zéro pour total. Or, mon cher, Carmen est la plus belle fille de la province de Bourgogne. C'est une perle qui vaut un trésor. Quelque gentilhomme riche des environs s'en éprendra un beau matin et l'épousera. Alors nous réparerons un peu Rochebrune qui tombe en ruine. Croyez-moi, si vous voulez également restaurer un peu Montmorin, épousez une fille moins belle, mais plus riche que la mienne.

Le ton du cousin était soc et n'admettait pas de réplique.

—Allons ! murmura le commandeur qui, le soir même, reprit la route de Montmorin, un homme pauvre ne peut pas se marier, je le vois bien...

## VI

A six mois de là, il se fit une grande rumeur dans le pays morvandiau et les contrées voisines. Les hobereaux des alentours se firent réciproquement visite pour s'enquérir du fait, et l'évêque d'Autun fut consulté pour savoir s'il n'y avait ni magie ni sortilège dans les événements qui s'accomplissaient. Et ces événements, en effet, tenaient réellement du prodige : Le manoir de Montmorin venait d'être restauré en huit jours.

Une légion d'ouvriers venus de Paris, de Versailles, d'Auxerre même avaient envahi la ruine, relevant les murs écroulés, redorant les écussons, remplaçant les vieilles tentures par des étoffes merveilleuses, les bahuts boiteux par des meubles de Boule, les miroirs à cadre bruni par de splendides glaces de Venise, — tandis que le parc inculte et sans clôture était dessiné à nouveau, dégagé de ses broussailles et rendu coquet et magnifique comme un parc de résidence royale.

En même temps, le commandeur avait racheté d'un seul coup de vastes domaines vendus autrefois par sa famille et distraits de Montmorin. Le chenil où hurlaient deux chiens efflanqués et vieux s'était peuplé subitement d'une meute de soixante-dix têtes, nobles bêtes de Vendée, ou anglais tricolores ; — les écuries où le roussin était mort peu de temps après son arrivée avaient reçu trente chevaux allemands et anglais du sang le plus pur ; — les antichambres s'étaient garnies de laquais galonnés à outrance, les cuisines de marmitons, les bois de gardes-chasse aux habits brodés...

Et maître Pandrille s'était montré, à la messe du village, vêtu d'une façon plus superbe que les hobereaux environnants, dont quelques-uns avaient peine déjà à nombrer leurs quartiers de noblesse.

On apprit alors que M. de Montmorin était presque aussi riche que le roi ; que durant la dernière guerre des chevaliers de Malte avec les Turcs, dans un brillant combat où il s'était conduit comme un lion, en vrai Maltevert qu'il était, il avait pris à l'abordage une frégate ottomane chargée d'or et qui portait en outre au grand-seigneur un diamant merveilleux payé deux millions de piastres à un chercheur de perles Mogol.

L'or et le diamant étaient devenus, par droit de conquête, la propriété du commandeur.

Alors le comte de Maltevert, le baron de Villemur, les petits-cousins et les anciens amis qui avaient si mal reçu le gentilhomme pauvre, les héritières dédaigneuses d'un vieux mari, — tous se mordirent les lèvres, tous éprouvèrent de cuisants regrets et essayèrent de réparer leurs torts. Il était trop tard !

Le commandeur reçut tout le monde avec courtoisie et éconduisit tout le monde, — puis quand on aborda le chapitre du mariage, il avoua naïvement qu'il était trop vieux, et cita à l'appui de son dire un conte arabe dans lequel un mari barbon qui s'était enamouré d'une jeune épouse mourut de jalousie au bout de six mois.

Le commandeur, qui se plaisait à narrer cet histoire, ajoutait même avec un sourire moqueur que la jalousie du mari, loin d'être une lubie de vieillard, était pleinement justifiée.

Et la province de Bourgogne, qui d'abord avait ri, poussa un gros soupir qui s'en alla retentir des forêts du Nivernais aux plaines champenoises.

—Eh bien ! ami Pandrille, dit un jour le commandeur à son intendant, que penses-tu de tout cela ?

—Je pense, répondit Pandrille qui était un philosophe, que si monsieur le commandeur eût restauré son château et porté son diamant avant de chercher femme, il aurait eu un sérail mieux approvisionné que celui du sultan.

—Bon ! dit le commandeur, à présent je vais chercher femme, le conseil est bon.



## VII

Mons Pandrille supposa que son maître était subitement devenu fou, et il se mordit les lèvres, furieux d'avoir lâché une phrase imprudente.

Mais il n'était plus temps, et M. de Montmorin songeait sérieusement à se donner une compagne.

Seulement, comme tous ceux qui ont attendu longtemps, il était pressé, et il voulait d'ailleurs trouver une femme jeune, jolie, vertueuse, et qui l'aimât pour lui et non pour son diamant. Pandrille en eût bien certainement haussé les épaules.

## VIII

La plus jolie Morvandelle qu'on eût jamais vu, d'Avallon à Autun et de Clamecy à Château-Chinon, la plus belle fille pour laquelle soupiraient tout bas les jeunes gars du pays bourguignon était bien certainement la petite Rose Guillaumier, la fille du métayer du Val-Fourchu.

Le Val-Fourchu était une ferme qui dépendait de Montmorin. Elle se trouvait au milieu des bois, au fond d'une gorge sauvage où coulait un bruyant ruisseau qui avait pris, on ne sait trop pourquoi, le nom satanique de *Val-Fourchu*.

La légende la plus accréditée était que le diable l'avait creusé lui-même, de son pied fourchu, un jour qu'assis sur la montagne voisine il attendait une âme pour la perdre, et s'ennuyait de l'attente.

La ferme qui s'élevait au milieu du val était, du reste, propre et bien tenue. Le métayer était à l'aise, et son aisance prenait sa source dans le gibier qui foisonnait aux alentours. En l'absence du chevalier de Montmorin, les braconniers ne s'étaient jamais privés de venir tendre leurs collets dans les bois, tuer, au mois de mai, les brocards et les chevrettes à l'affût, lorsqu'ils venaient boire à la mare, et les sangliers en tout temps, quand ils s'y souillaient au clair de la lune.

Maître Guillaumier avait exploité la situation : il s'était fait cabarattier et servait à boire aux braconniers.

Or, qui dit Morvandiau, dit braconnier. Paysan ou gentilhomme, bourgeois ou fonctionnaire public, chacun empiète le plus possible sur les lois de chasse ; et les clients du cabaret s'étaient si bien multipliés, que Guillaumier avait fait ses affaires et arrondi une somme de quatre mille livres qui devait être la dot de Rose.

L'arrivée subite du seigneur déranger un peu les plans de fortune du métayer, fort honnête homme du reste, qui payait exactement ses fermages et ne faisait de tort à personne.

M. de Montmorin était trop Morvandiau pour n'être point chasseur, par conséquent pour tolérer les abus de braconnage commis sur ses terres ; et lorsque les gardes galonnés d'argent du commandeur se furent montrés dans les bois, les hobereaux du voisinage n'osèrent s'y risquer, laissant le champ libre aux quelques pauvres diables qui colletaient des lapins et assassinaient de loin en loin un sanglier.

Ceux-là buvaient peu, et Guillaumier ne put s'empêcher de soupirer en murmurant : — Mon honoré seigneur me ruine !

Le commandeur apprit les plaintes de son métayer, et il l'alla voir pour le consoler. Guillaumier était absent, mais il trouva la petite Rose assise sur le seuil de la ferme et qui lui montra ses dents blanches en un sourire ravissant. Le commandeur en frissonna des pieds à la tête, et il s'avoua que Rose était la plus merveilleuse beauté qu'il eût jamais vue.

Cependant, en homme qui a vécu trente années en Orient, M. de Montmorin s'y connaissait.

Il lui conta fleurlette à demi ; Rose rougit comme une cerise en juin, mais ce fut de plaisir.

Le lendemain, le commandeur vint, par hasard, chasser au Val-Fourchu ; les jours suivants, il y vint encore. Un jour, il demanda à déjeuner à Guillaumier, tout rayonnant d'avoir l'occasion d'héberger son seigneur.

Bref, M. le commandeur de Montmorin devint très sérieusement épris de Rose.

La jeune fille, de son côté, fort insensible jusque là aux galantes fleurlettes de tous les beaux veneurs qui s'étaient suc-

cédés au Val-Fourchu, sentit son cœur battre d'une étrange façon quand le commandeur la regardait.

Il avait la cinquantaine pourtant ; mais il était si vert, si spirituel... si aimable... Un jour, M. de Montmorin trouva Rose toute seule et fort triste.

— Petite, lui dit-il, si je t'aimais, qu'on dirais-tu ?

— Je dirais que c'est bien malheureux pour moi, murmura-t-elle.

— Pourquoi ?

— Parce que vous êtes un seigneur et moi une paysanne.

— Bon ! et si j'étais un paysan...

— Ah ! dit Rose en rougissant et baissant les yeux, je le voudrais bien.

M. de Montmorin devina que Rose l'aimait, et il s'en alla trouver Guillaumier qui emblavait un champ, et lui dit :

— Il y a longtemps que je cherche femme ; ta fille me plaît, je veux l'épouser.

Guillaumier regarda son seigneur et crut qu'il était fou.

— Mais, continua le commandeur, je suis gentilhomme ; j'ai des préjugés à l'endroit des mésalliances, et, si tu m'en crois, le mariage se fera secrètement. Mes frères ne feraient assassiner, s'ils savaient que je deviens ton gendre.

## IX

Il en fut fait comme avait dit le commandeur. Il épousa Rose secrètement. Un an après, la jeune châtelaine, qui demeurerait toujours chez son père, où son noble époux la venait visiter, mit au monde deux jumaux, un fils et une fille.

Le fils reçut le nom de Jean, la fille celui de Madeleine.

Et les Morvandiaux ne manquèrent point de jaser un peu sur le faux pas de la belle Rose.

Mais le commandeur était si riche !

## X

Vingt ans s'écoulèrent. Pendant ces vingt années, l'orage révolutionnaire avait éclaté. Le roi était mort sur l'échafaud ; la Terreur avait promené son flambeau sinistre à travers la France ; la noblesse avait émigré, et toutes les gentilhommières du pays de Bourgogne étaient veuves de leurs habitants. Beaucoup avaient été rasées ou brûlées ; quelques-unes demeuraient debout.

De ce nombre était Montmorin, et, ô miracle ! le commandeur avait continué à y vivre fort paisiblement, entouré du respect général.

Le commandeur était adoré en Morvan ; et s'il fût venu à la pensée du tribunal révolutionnaire d'Auxerre de le traduire à sa barre, la vallée du Cousin tout entière se fût levée pour sa défense. Fuis la tempête s'était calmée ; aux Montagnards avaient succédé les Thermidoriens, aux Thermidoriens le Directoire, au Directoire le Consulat. M. de Montmorin n'était plus seigneur, mais il était maire de sa commune. Enfin l'Empire arriva. Alors, les émigrés rentrèrent peu à peu, et les parents du commandeur furent très heureux d'obtenir sa protection.

Mais le commandeur avait singulièrement vieilli durant ces vingt années. Rose était morte, et il ne restait autour de M. de Montmorin que ses deux enfants, Jean et Madeleine, et maître Pandrille qui touchait à la cinquantaine et grisonnait furieusement.

Un jour le commandeur, qui venait d'accomplir sa soixante-dixième année, le prit à part et lui dit :

— Ami Pandrille, tu m'as été si dévoué durant ma vie que, j'en suis persuadé, tu exécuteras fidèlement mes volontés après ma mort.

Pandrille acquiesça d'un signe de tête.

— Tu te souviens de l'accueil que me firent mes frères à notre retour de Malte ?

— Oui, certes, murmura Pandrille.

— Toute faute mérite châtement, dit le commandeur. J'ai fait un testament qui sera ma vengeance. Mes chers neveux, qui m'ont appelé *mendiant*, et mes beaux cousins, qui m'ont

éconduit, s'y trouvent couchés... Ah ? fit le commandeur en souriant, toi qui verras cela, ami Pandrillo, tu riras à ton aise, je te jure.

Et le commandeur remit à Pandrille son testament cachoté, et joint au testament le singulier codicille que voici :

"Ma volonté est que mon testament ne soit ouvert que trois mois après le jour de mon décès. Pendant ces trois mois, tous mes parents, collatéraux et ayants droit à tout ou partie de ma succession, auront le droit de s'installer au château de Montmorin et d'y attendre l'ouverture de mon testament.

"J'ai rapporté de Malte un diamant de la valeur de trois millions. Ce diamant est caché dans le château, je le donne d'avance à celui qui sera assez heureux pour le trouver.

"Mon intendant Pandrille, que je nomme mon exécuteur testamentaire, fera à mes héritiers les honneurs de Montmorin.

"*Post-Scriptum.* Si le diamant était trouvé par l'un de mes héritiers, avant l'expiration du délai de trois mois, on pourrait passer outre sur-le-champ et ouvrir le testament avant l'époque fixée."

Au codicille était jointe une liste des collatéraux du commandeur.

—Ma foi ! murmura Pandrille, j'en verrai de belles, ils s'assassineront mutuellement pour avoir le diamant.

—Je le crois, répondit le commandeur avec calme.

Ces trois mois s'écoulaient à vengeance de ce vieillard, qui avait voulu mettre l'affection de famille à l'épreuve, et qui n'en avait recueilli que mépris et indifférence.

## XI

M. le commandeur de Montmorin, chevalier de Malte, relevé de ses vœux, mourut dans l'année ; et le bon Pandrille, après avoir pleuré son maître, se mit en devoir d'écrire à ses héritiers, en leur communiquant le singulier codicille.

### PREMIERE PARTIE.

#### I

Il y avait deux mois et demi, jour pour jour, que M. le chevalier de Montmorin, commandeur de l'ordre de Malte et cadet de la famille des Maltevert, était mort. Cependant, ce soir-là, le vieux manoir, rajeuni par son dernier propriétaire, et qui, depuis sa mort, avait repris cet aspect morne et désolé des demeures veuves de leur maître, venait de revêtir subitement un air de fête.

Un grand feu brillait aux cuisines, chauffant par degrés un rôti gigantesque ; la livrée du défunt était au complet. De la base au faite, le manoir était illuminé.

On eût dit que, ressuscité, le commandeur conviait toute la noblesse morvandelle et bourguignonne à quelque homérique festin.

Cependant, il n'en était rien. Le commandeur n'était point sorti de sa bière ; une grande partie de la noblesse boudait encore l'ère impériale et demeurait à l'étranger. Les châteaux voisins avaient été détruits, et dans celui de Montmorin, il n'y avait plus de maître réel que mons Pandrille, chez qui les années avaient opéré un notable changement.

Devenu intendant, Pandrille avait senti qu'il était un personnage, et cela du vivant de M. de Montmorin. A la mort du commandeur, le digne serviteur s'était élevé à la hauteur des circonstances.

Il était obèse, et sa rotondité eût sans doute imprimé un cachet grotesque à sa personne, si son visage, jadis haut en couleurs, n'était devenu pâle et triste, et n'avait revêtu une teinte mélancolique du meilleur effet.

Depuis la mort du commandeur, mons Pandrille, son exécuteur testamentaire, avait pris une importance excessive, et dans le pays on le saluait avec le plus grand respect. Toujours vêtu de noir comme un homme de loi, il administrait cette fortune immense, qui allait être divisée bientôt avec la probité impérieuse d'un homme qui ne craint point de rendre ses comptes, mais qui ne les rendra qu'en temps et lieu.

On lui obéissait au doigt et à l'œil dans le château, et il avait reçu les héritiers qui arrivaient successivement depuis quelques jours, les uns de Paris, les autres de l'étranger, avec cette dignité froide et courtoise des gens qui comprennent leur valeur intrinsèque.

Jusqu'au jour où le testament serait ouvert, Pandrille entendait être le maître du château.

Peut-être même était-il dans le secret du testament, et alors ne regardait-il point d'une façon trop sérieuse tous ces hommes venus d'un peu partout pour avoir leur part du gâteau et chercher le fameux diamant.

Du reste mons Pandrille, obéissant en cela à la tradition de magnificence de son défunt seigneur, avait-il voulu que les co-héritiers fussent noblement hébergés au château.

M. de Montmorin, par une note jointe à son codicille, avait réglé du reste avec le tact d'un maître de cérémonies les égards auxquels avait droit chacun de ses cohéritiers, et l'appartement qu'il devait occuper au château.

Ainsi, MM. de Maltevert, officiers dans les armées autrichiennes, et fils du feu comte de Maltevert, mort dans l'émigration, devaient occuper la chambre rouge ; madame la comtesse Durand, veuve du général comte Durand, tué à Elau ; et cette même petite Camillo de Villemur que le commandeur aimait tant, occuperaient la chambre bleue ; et ainsi de suite pour tous les collatéraux.

Or, ce soir-là, MM. les cohéritiers du commandeur étaient presque au grand complet, et maître Pandrille, debout sur le seuil de la grande salle à manger du château, les comptait du regard au moment où ils prenaient place à la table du souper.

Deux hommes de vingt-huit à trente-deux ans tenaient le haut bout de la table et portaient l'uniforme blanc de la cavalerie autrichienne.

L'un était le comte Hector de Maltevert, l'autre son frère cadet Raoul ; c'étaient ces deux jeunes garçons qui avaient si mal reçu leur oncle le commandeur à son retour de l'île de Malte.

Il y avait entre eux une grande ressemblance : même air de famille, même sourire hautain, même humeur acariâtre et querrelleuse.

A côté de M. Hector de Maltevert, on voyait un bizarre personnage aussi gros que mons Pandrille, à peu près chauve, qui riait toujours, clignait de l'œil sans cesse et ne parlait jamais.

A première vue, c'était un homme dont il fallait se défier, un malin, un rusé compère ; — au fond, M. Bontemps de Saint-Christol, cousin au second degré de feu le commandeur, était un niais qui gardait le silence ne sachant trop quoi dire, et se donnait une contenance en clignant de l'œil.

A la droite de M. Bontemps de Saint-Christol, deux personnages serrés l'un contre l'autre résumaient un type assez original en réunissant leurs deux individualités.

C'étaient MM. de Franquépée, gentilshommes des environs de Clamecy, seigneurs de Thurgny, Corbigny et autres lieux, et neveux du commandeur à la mode de Bretagne.

M. le comte de Franquépée avait cinquante-deux ans. Il était grand, maigre et roide comme un portrait de famille, ne riait jamais, et pleurait de fois par jour sur les malheurs de la Révolution.

Malgré ses nombreuses seigneuries, M. de Franquépée était fort pauvre, et il souhaitait fort de s'approprier le diamant.

Le vicomte de Franquépée, son frère, n'avait guère moins de la cinquantaine ; il était gros et gras autant que son frère était maigre ; il riait aussi souvent que ce dernier pleurait, et il manifestait pour son aîné un respect admiratif qui allait presque jusqu'à la niaiserie. D'un seul coup d'œil, d'un simple froncement de sourcil, le comte de Franquépée faisait trembler le vicomte son frère.

En face de MM. de Franquépée se trouvaient assis un vieillard et un jeune homme.

Le susdit vieillard était un cousin germain, par les femmes, du comte de Maltevert, et par conséquent du commandeur. Il

avait émigré ; puis il était revenu, et avait été fort étonné de trouver son manoir de la Barillère dans le même état que le jour où il en était parti.

La tourmente révolutionnaire, soit hasard, soit dédain, avait respecté la gentilhommière, laissant au temps le soin de jeter bas la ruine féodale. Mais si le manoir demeurait debout, les terres avoisinantes avaient subi quelques variations. On les avait vendues par-ci par-là comme biens nationaux, et M. le chevalier Arthur de la Barillère apprit avec une grande joie que son cousin le commandeur l'avait couché sur son testament.

Le chevalier était un petit vieillard grassouillet, portant lunettes et perruque blonde, de robe et non d'épée, et qui avait une secrète ambition : — être nommé procureur impérial, après avoir été magistrat sous l'ancien régime.

M. Charles de la Barillère formait, au moral et au physique, un contraste complet avec son honorable père. Il avait vingt ans, un long nez, des jambes grêles, un petit œil gris de chat, un tempérament lymphatique, un abdomen naissant et une humeur inoffensive. Sa timidité était excessive. Il s'évanouissait à la détonation d'une arme à feu ; et faisait fort joliment de la tapisserie. Il avait été élevé comme une jeune fille, et n'avait lu qu'un seul roman, *Estelle et Némorin*.

M. Charles de la Barillère ne levait jamais les yeux et rougissait sans cesse.

Le huitième cohéritier était assis en face du comte de Maltevert.

M. le marquis Anatole de Posrhéac, ex-page de Sa Majesté Louis XV, avait cinquante-huit ans, mais n'en avait que quarante-cinq. Il portait encore la queue et la poudre, ne renonçait ni au jabot ni aux dentelles, et rentrait de l'émigration comme il y était allé : — avec la même jeunesse de caractère, les mêmes préjugés, la même galanterie.

M. de Posrhéac cherchait à se marier, et il ne trouvait point que ce fût un peu tard.

Tels étaient les huit personnages qui venaient de s'asseoir à la grande table du manoir de Montmorin, et que maître Pandrille examinait du coin de l'œil avec ce fin sourire morvandiau qui signifie tant de choses.

Il semblait que l'esprit moqueur de M. de Montmorin lui-même animait la physionomie railleuse de l'intendant, dont le regard semblait dire aux cohéritiers :

— Allez ! allez, mes beaux messieurs, le gros lot n'est point pour vous !

Le souper promettait d'être gai et bruyant. Le choc des verres, le cliquetis de la vaisselle plate se mêlaient aux éclats de rire, attestant ainsi qu'on s'occupait beaucoup plus de l'héritage que du défunt.

La conversation roulait, on le devine, sur un thème fécond et presque inépuisable, ce diamant fameux que le commandeur avait enfoui comme une amorce dans les cachettes mystérieuses du manoir. On l'avait cherché déjà, on le cherchait, on le chercherait encore...

Et chacun pour soi, bien entendu.

Les convives, on le sait, étaient au nombre de huit, et cependant il y avait onze couverts à table.

M. le comte Hector de Maltevert en fit la remarque et se tourna dédaigneusement vers Pandrille :

— Ah ça, drôle, lui dit-il, que signifie cette plaisanterie ?

— Plait-il ? fit Pandrille avec calme.

— Pourquoi onze couverts ? ne sommes-nous pas tous réunis ?

— Non, dit laconiquement Pandrille.

Le comte fronça le sourcil.

— Et qui donc a le droit de se venir asseoir ici ? fit-il avec colère.

Pandrille était impassible et paraissait se soucier fort peu des airs hautains de l'officier autrichien.

— Il est certain, objecta le marquis de Posrhéac, que, s'il existe encore des cohéritiers, ils sont en retard.

— Dame ! fit l'aîné des Franquépée, nous n'avons plus que quinze jours d'ici à l'ouverture du testament.

— Et le diamant n'est pas trouvé ! soupira un autre cohéritier.

M. Bontemps de Saint-Christol ne prononça pas un seul mot, fidèle à ses habitudes de mutisme, mais il cligna de l'œil d'une façon lamentable.

— Voyons, drôle, reprit l'aîné des Maltevert en menaçant Pandrille du regard, parleras-tu ?

— Monseigneur, répondit l'intendant, M. le commandeur, mon vénéré maître, me traitait plus poliment que vous. Et cependant je ne suis point à votre service.

— Ah ! ah ! fit le comte avec dépit, au service de qui es-tu donc ?

— De personne, répliqua fièrement Pandrille. Je suis l'exécuteur testamentaire de M. le commandeur, et jusqu'à ce qu'il ait un héritier.

— Hein ? nous le sommes tous, ses héritiers, il me semble.

— A divers degrés peut-être, monseigneur. Qui sait ? M. le commandeur ne vous a peut-être laissé dans son testament qu'un simple souvenir.

Et Pandrille eut un sourire qui glaça d'effroi le comte et lui fit baisser le ton.

— Or, acheva l'intendant avec un calme superbe, quand on a plusieurs maîtres, on n'en a pas.

— En ce cas, s'écria le vicomte de Maltevert avec colère, attends mons Pandrille ! Le testament ouvert, tu seras bâtonné d'importance.

— Pardon, Monseigneur, interrompit Pandrille en haussant les épaules, le testament ouvert, je ne resterai au service de personne. J'ai de quoi vivre. M. le commandeur m'a couché sur son testament.

— Ceci est plaisant, ricana Hector de Maltevert ; ne vas-tu pas te proclamer cohéritier et t'asseoir à notre table ?

— Ma foi ! monseigneur, j'en aurais le droit, car j'ai peut-être une plus grosse part que vous dans la succession. On ne sait pas...

— Je comprends, fit le comte avec dédain, le neuvième couvert était pour ce drôle. Je suppose, messieurs, que nous ne tolérerons point semblable insolence.

— Votre seigneurie se trompe et me juge mal, je n'ai pas la prétention de m'asseoir à sa table. Aussi ce neuvième couvert, pas plus que les deux autres, n'est pour moi.

— Pour qui donc est-il ?

— Pour madame la comtesse Durand, répondit Pandrille avec dignité.

— Plait-il ? fit le vicomte.

— Madame la comtesse Durand, reprit Pandrille, est la veuve du général de division comte Durand, tué à Eylau l'année dernière.

— Une femme qui s'est mésalliée en épousant un général de Bonaparte ! s'écria le comte, une femme qui déshonore notre famille !

— Cela ne l'empêchera point d'hériter, dit froidement Pandrille.

— Hé ! monsieur mon cousin, interrompit le marquis de Posrhéac, qui venait de dresser l'oreille au simple mot de veuve, le général était un héros. Et puis... ne faut-il point marcher avec son siècle ?

— J'espère qu'elle ne viendra pas s'exposer à nos regards, au moins, murmura M. de Maltevert furieux.

— Monsieur le comte se trompe, dit Pandrille. Madame la comtesse doit arriver au premier jour.

Bontemps de Saint-Christol cligna de l'œil d'une façon indécise. Bien malin eût été celui qui eût pu affirmer si cette nouvelle lui était agréable ou désagréable.

— Et les deux autres couverts ? interrogea Raoul de Maltevert.

— Pour M. Jean et mademoiselle Madeleine.

— Des bâtards ! exclama le comte.

Un murmure d'indignation circula parmi les cohéritiers.

— Tiens ! fit tranquillement Pandrille, pourquoi pas ?

— Ils ont eu leur part. Le commandeur a donné au bonhomme Guillaumier la ferme du Val Fourchu.

— Ce n'est point assez, paraît-il. Mademoiselle Madeleine

est au couvent ; elle doit arriver demain. Quant à M. Jean, il chasse, dit Pandrille avec un calme stoïque.

MM. de Maltevert, qui représentaient la fraction pure, énergique et violente des cohéritiers, allaient sans doute éclater en bruyants reproches sur la mémoire du commandeur, lorsque la porte s'ouvrit à deux battants.

—Madame la comtesse Durand ! annonça Pandrille d'une voix sonore.

Une femme de vingt-cinq à vingt-huit ans entra, en effet, dans la salle à manger.

La comtesse était grande, svelte, d'une merveilleuse beauté, et sa démarche noble et fière trahissait tout l'orgueil de sa race.

Elle donnait la main à un homme de trente à trente-deux ans, dont le costume annonçait un militaire de l'école impériale, et dont le visage basané était énergiquement accentué par une moustache noire retroussée au coin des lèvres.

Madame Durand salua les cohéritiers avec une grâce et une noblesse parfaites.

—Bonjour, mes cousins, dit-elle ; mille pardons d'arriver aussi tard.

Mais, en prononçant ces mots, la comtesse leva les yeux sur Hector de Maltevert, qui la regarda pareillement, et tous deux reculèrent d'un pas, frappés de stupeur. Le comte était devenu subitement d'une pâleur étrange, et madame Durand lui avait jeté soudain ce regard de mépris superbe dont les femmes ont coutume d'envelopper l'homme dont elles ont dédaigné l'amour.

Mais ce trouble, cette pâleur, cette reconnaissance muette, tout cela fut l'affaire de quelques secondes, et nul n'y prit garde, pas même l'officier qui accompagnait la comtesse.

Puis un regard, un seul, fut mystérieusement échangé entre eux, ce regard était comme une trêve, un armistice, et les deux cousins se saluèrent comme s'ils ne s'étaient jamais vus.

Avant d'aller plus loin, faisons un pas en arrière, et disons quels événements avaient précédé l'arrivée de la comtesse à Montmorin.

## II

Le même jour, vers quatre ou cinq heures de l'après-midi, une chaise de poste roulait au galop sur la route de Tonnerre à Avallon, et, laissant cette dernière ville à droite, venait de s'arrêter à un petit relais de poste que nous désignerons par l'initiale C...

Deux personnes occupaient l'intérieur de la berline de voyage, un laquais et une femme de chambre étaient sur le siège. Les deux personnages n'étaient autres que le commandant Oscar de Verteuil et la comtesse Durand.

Madame Durand avait appris, au fond de l'Allemagne, la mort de son oncle le commandeur, et elle arrivait la dernière.

Qu'on nous permette, en quelques lignes, de faire l'histoire de cette charmante petite Camille, qui avait jeté ses bras d'albâtre au cou du vieux chevalier de Montmorin lors de sa visite au château d'Arcy, et lui avait laissé un si bon souvenir.

Quand arriva la révolution, M. de Villemur, qui était peu aimé de ses vassaux, se hâta d'émigrer, et alla s'établir en Allemagne, aux environs de Vienne. Ce fut là que la petite Camille devint une jeune personne charmante, et dont toute la noblesse autrichienne raffola bientôt. A dix-huit ans, mademoiselle de Villemur n'avait qu'à choisir pour épouser un gentilhomme allemand de grande fortune et de bonne maison. Mais Camille était Française ; elle se jura en disant qu'elle n'épouserait jamais qu'un Français. Le comte mourut ; la révolution l'avait ruiné. Camille demeura en Allemagne avec sa mère dans une position de fortune voisine de la médiocrité, et les deux nobles dames eurent même reçus plusieurs fois à des travaux d'aiguille pour subvenir à leurs besoins.

Camille avait vingt ans lorsque la première armée française pénétra au cœur de l'Allemagne. Un officier de fortune, le colonel Durand, fut chargé d'occuper la petite ville qu'habitaient la baronne de Villemur et sa fille.

Il vit ces dames, les traita avec les plus grands égards, et s'éprit de la jeune fille.

Le colonel était sans naissance, mais il s'était couvert de gloire. Napoléon l'honorait de son amitié, et il pouvait dire avec quelque orgueil qu'il était le premier de son nom.

Il offrit sa main à Camille avec cette éloquente et loyale franchise du soldat, et Camille, dont le cœur battait d'enthousiasme au bruit du canon de la France, cette chère patrie dont elle n'avait jamais perdu le souvenir sacré, Camille accepta la main du soldat, et consentit à changer son vieux nom pour le nom glorieux et returier du colonel.

Napoléon, devenu empereur, applaudit comme toujours à cette union d'un vieux sang avec un sang plébéien ; il fit le colonel général, puis comte, et la fille de Maltevert, tout en conservant au fond de son cœur un pieux attachement pour les rois de ses pères, se décida à paraître à la nouvelle cour, dont elle fut bientôt une des femmes les plus à la mode et les plus justement respectées.

Le général avait un aide de camp, le vicomte Oscar de Verteuil, un jeune homme de vieille roche que le prestige de la gloire française avait entraîné sous les drapeaux comme simple volontaire.

Capitaine à vingt-quatre ans, aide de camp du général, Oscar de Verteuil n'avait pu voir la comtesse, qui était d'une merveilleuse beauté, sans ressentir pour elle un violent amour, qu'il osa, un jour, lui avouer.

Madame Durand était aussi vertueuse que belle ; elle tendit la main au jeune homme, et lui dit :

—Mon mari vous aime comme son frère, voulez-vous que je sois votre amie, votre sœur ?

Le jeune officier s'agenouilla devant elle, et lui jura de se guérir et d'oublier son coupable amour. Et il tint parole, et bientôt il en arriva à regarder la comtesse comme sa sœur.

Si bien qu'à la mort du général, qu'un boulet emportait à Eylau, M. le vicomte Oscar de Verteuil, qui alors aurait pu demander la main de la comtesse, n'y songea point, et continua à ne voir en elle que la veuve de son ami, une sœur aimée à laquelle appartenait tout son sang.

Un intimité de trois ans avait tué en eux,—en elle aussi bien qu'en lui,—la possibilité de toute pensée d'amour. Ils étaient frère et sœur, rien de plus.

C'était donc à ce simple titre que M. de Verteuil accompagnait à Montmorin la comtesse qui revenait de cette petite ville allemande où reposait le corps de son père, et où elle accomplissait chaque année un pieux pèlerinage.

La chaise de poste venait donc de s'arrêter au petit relais de poste de C..., et ce relais était le dernier, car de C... à Montmorin, bien qu'il n'y eût plus qu'une faible distance, la route était impraticable aux voitures.

—Madame, dit le maître de poste à la comtesse, il est tout à fait impossible que vous songiez à continuer votre voyage en poste ; il faut monter à cheval.

—Qu'à cela ne tienne, dit-elle en souriant.

La comtesse était excellente écuyère.

—Mais je n'ai plus que deux chevaux, objecta le maître de poste.

—Eh bien ! mon laquais et ma femme de chambre resteront ici jusqu'à demain.

La perspective de l'auberge était affreuse, et madame Durand préférait de beaucoup quelques heures de voyage la nuit, par des chemins mal frayés, à ce gîte inhospitalier.

—Quelle distance y a-t-il d'ici à Montmorin ! demanda-t-elle.

—Trois lieues de pays, c'est-à-dire quatre heures de marche à cheval.

—Nous arriverons à huit heures, en ce cas.

—A peu près, madame.

—Eh bien, sellez les chevaux ; alors nous irons souper à Montmorin.

—Madame, dit le maître de poste, au moment où la comtesse montait à cheval, les dernières pluies ont défoncé les chemins. Celui de Montmorin est mauvais,

—Peut-on se tromper ?

—Non, jusqu'au gué du Saut-du-Loup.

—Qu'est-ce que ce gué ?

—C'est l'endroit où l'on passe le Cousin. Les chevaux, en cet endroit, ont de l'eau jusqu'au ventre ; mais il ne faut pas se tromper.

—Ah ! fit la comtesse.

—Un peu plus bas, continua le maître de poste, il y a un tourbillon dangereux. Si vous passiez l'eau, à cent mètres en aval, vous seriez perdue.

—Diable ! murmura le commandant.

—Cependant, reprit l'aubergiste, il n'y a pas à s'y tromper. Le chemin arrive en face du gué et un vieux hêtre planté sur la rive opposée sert de jalon.

—Très-bien. Nous serons prudents.

—D'ailleurs, acheva l'aubergiste, il fait clair de lune à huit heures.

Sur ces indications, madame Durand et son compagnon poussèrent leurs chevaux et prirent la route de Montmorin. Cette route qui n'était, à vrai dire, qu'un mauvais sentier communal défoncé par les dernières pluies, suivait, jusqu'au Cousin, les méandres d'une de ces petites vallées sauvages comme il en foisonne en Morvan, et qui sont couvertes de vastes forêts.

Les deux voyageurs chevauchèrent pendant deux heures sans rencontrer âme qui vive, et la nuit les surprit. Ce fut alors qu'ils furent croisés par un bûcheron qui portait un fagot de gaulis sur sa tête.

—Sommes-nous bien loin de Montmorin ? lui demanda le commandant.

—Une lieue encore, not' monsieur. Mais dame ! ajouta le bûcheron, si vous êtes pressé, faut prendre garde !

—Et pourquoi, s'il vous plaît ?

—Parce qu'il fait nuit, et qu'avec la nuit il ne fait pas bon marcher.

—Imbécile !

—Faut se garer du Saut-du-Loup ?

—Qu'est-ce que le Saut-du-Loup ? demanda Mme Durand peu satisfaite de la première définition que lui en avait donnée le maître de poste.

—Madame, répondit le bûcheron, c'est toute une histoire, et c'est long à dire.

—Mais encore ?

—Ah ! fit le madré paysan, si j'avais pas trois lieues à faire, je vous la dirais bien, à preuve même que ça donnerait à la lune le temps de se lever.

—Eh bien, dit la comtesse en lui jetant un écu, voilà pour votre peine.

C'était ce que le drôle demandait indirectement, et il posa son fagot au revers d'un fossé et s'assit dessus, tandis que la comtesse arrêtait sa monture et que le commandant l'imitait.

—Faut vous dire, narra alors le bûcheron, qu'au temps jadis, le diable causait grand ravage en ces climats. Si on l'eût laissé faire, il eût lamné tout le pays morvandiau, et même qu'il s'était introduit, sous la forme d'un grand loup, dans un couvent de filles, qu'on a détruit au temps des guerres pour la religion.

Le loup entré dans la bergerie, c'était la perdition du couvent si on l'y laissait. Mais l'évêque d'Autun, de qui le couvent relevait, apprit cela, et comme il était grand chasseur, il jura qu'il forcerait la maudite bête, dût-il la courir toute l'éternité.

—Tiens ! murmura la comtesse en souriant, la légende est au moins fort originale.

—Quand il eut pris cette belle résolution, continua le bûcheron, l'évêque rassembla tous les veneurs et toutes les meutes de son diocèse, et un matin on attaqua la bête de chasse au pied levé.

Les chiens furent découplés dans le couvent même où le satané loup avait établi son fort, et il fut bien obligé de déguerpir devant eux.

L'évêque montait un excellent cheval, et il appuyait les chiens de vigoureux bien-aller.

Seulement, au lieu d'un fouet de chasse, Sa Grâce portait un goupillon trempé dans l'eau bénite.

Le loup s'en alla d'abord tranquillement devant les chiens et piqua droit vers le Nivernais, puis il comprit qu'on voulait le forcer, et il passa la Loire. Mais les relais étaient bien placés, l'évêque infatigable, et la grâce de Dieu lui donnait des forces.

Le loup fut couru nuit et jour pendant une semaine, il s'en alla en Berry et traversa la Creuse. Les chiens ne lâchaient pas, et le bon Dieu semblait leur avoir fait pousser des jarrets d'acier.

Alors la maudite bête songea à revenir au lancer. Mais quand elle atteignit le Cousin ses forces étaient épuisées, et les deux chiens de tête la saisirent au milieu de l'eau, l'un par l'oreille droite, l'autre par l'oreille gauche.

Le loup poussait des hurlements effrayants et essayait de gagner la berge. Ce fut alors que l'évêque arriva.

Son cheval avait perdu pied et nageait. Le saint homme jugea inutile de tirer la bête, d'autant plus qu'on ne saurait tuer le diable, — mais il lui asséna deux coups de goupillon sur la tête, et le loup plongea, fit un trou au fond de la rivière et s'en retourna en enfer.

Mais le trou ne se referma point, et depuis lors il y a là un tourbillon qui engloutit tout ce qui en approche.

—Bravo ! le conteur, murmura le vicomte Oscar de Verteuil.

—Voilà l'histoire, mon bon monsieur et ma bonne dame, acheva le bûcheron en reprenant son fagot. Bon voyage, et prenez garde ! Mais il y a un hêtre, au droit du gué, vous le reconnaîtrez bien, et vous aurez, faut l'espérer, autant de bonheur que le monsieur qui a passé là ce matin.

—Ah ! il a passé un monsieur ce matin ?

—Un beau monsieur qui allait à Montmorin. Même qu'ils étaient deux.

—Ah !

—Et hier donc ?

—Hier aussi ?

—Oui, deux autres.

—Je ne croyais pas, murmura le commandant, que votre oncle eût tant d'héritiers. Voyons, hâtons-nous.

—Ils vont me dépoétiser mon manoir, soupira la comtesse.

—Bah ! répondit Oscar, à tout roman il faut des personnages ; plus il y en a, plus le roman est embrouillé.

La comtesse fouetta son cheval, et tous deux continuèrent leur route.

La vallée s'était élargie peu à peu, et bientôt ils arrivèrent au bord du Cousin, qui coulait avec toute l'impétuosité d'un torrent.

La lune n'était point levée encore. Cependant, malgré l'obscurité, on apercevait le hêtre signalé par l'aubergiste et le bûcheron, sur la berge opposée de la rivière.

—Comtesse, dit le commandant, il serait plus prudent, peut-être, d'attendre le clair de la lune.

—Bah ! je vois le hêtre.

—Cependant..., murmura Oscar, agité d'un sinistre pressentiment.

—Qui m'aime, me suive, répondit la jeune femme en riant. Et elle poussa son cheval dans l'eau.

—Ainsi soit-il, dit le commandant ; ce que femme veut, Dieu le veut !

—Il leva les yeux vers l'horizon. A quelques centaines de toises de lui, une masse noirâtre se découpait sur le bleu sombre du ciel, perchée sur un roc et éclairée çà et là de quelques lumières brillant comme des phares dans la nuit obscure.

C'était le château de Montmorin.

Le Cousin roulait entre le sentier et le manoir.

Le commandant poussa son cheval et suivit la comtesse qui stimulait le sien avec l'intrépidité qui formait la base de son caractère.

Les chevaux foulèrent d'abord un gravier semé de grosses pierres, et ils eurent de l'eau jusqu'à mi-jambe.



Madame Durand piquait droit devant elle, les yeux fixés sur le hêtre; mais tout à coup son cheval enfonça jusqu'au poitrail, puis il perdit pied, et la jeune femme poussa un cri.

Le hêtre qu'elle avait aperçu n'était point celui qu'on lui avait désigné.

Le commandant enfonça l'épéron aux flancs de sa monture et voulut la rejoindre, — mais le cheval, obéissant à l'instinct suprême et dominateur de la conservation, endura la douleur, et, plus vigoureux que celui de la comtesse, il cessa d'obéir à la bride, nagea résolument vers la rive opposée en dépit des efforts de M. de Verteuil, qui essayait de rejoindre sa compagne, dont la monture épuisée était entraînée par le courant.

Le commandant vit et comprit l'imminence du danger, et comme son cheval, qui venait de reprendre pied sur la rive opposée, lui obéissait de nouveau, il le força à rentrer dans

Le commandant eut le vertige, une sueur glacée perla à son front...

La comtesse était perdue!

Et la masse fuyait toujours devant lui, pareille à ces feux follets qu'on s'acharne vainement à poursuivre dans la plaine pendant une nuit d'été, et puis elle disparut...

Et Oscar de Verteuil ne vit et n'entendit plus rien que le murmure du gouffre dominant à présent tous les bruits, tant il était proche.

Le commandant perdit la tête, il laissa flotter les rênes sur le col de son cheval et ferma les yeux.

Lui aussi courait volontairement au gouffre!

Au gouffre béant ouvert devant lui, au fond duquel déjà peut-être la malheureuse jeune femme était couchée meurtrie et inanimée.



Vous connaissez, ou vous avez connu sans nul doute, ma famille?

l'eau, essayant de rejoindre la jeune femme que le courant maintenant au milieu de la rivière, et qui essayait de le faire rompre à sa monture.

Le terrible Saut-du-Loup tourbillonnait à quelques centaines de mètres plus bas, et si la comtesse ne parvenait à gagner la berge, elle était perdue!

Mais le courant était rapide, la nuit obscure, et la comtesse n'apparaissait déjà plus à son compagnon que semblable à une masse noire entraînée rapidement vers le tourbillon.

La masse fuyait et s'éloignait; de seconde en seconde elle se rapprochait du gouffre, et le commandant suivait ce point noir, ensanglantant les flancs de son cheval, qui semblait devenir qu'il courait à la mort.

L'espace qui le séparait de la comtesse s'élargissait à mesure, et le gouffre était proche. On l'entendait mugir sourdement, et la comtesse, cramponnée à sa selle, n'avait plus la force de crier,

Mais à peine eut-il rendu la main à sa monture, que celle-ci pointant les oreilles, se sentant libre, et frémissante comme si elle eût tout deviné, fit un suprême effort et prit pied de nouveau.

Le commandant était sauvé!

Puis, au même instant un cri se fit entendre, un cri de joie, de triomphe! Et comme s'il fût sorti d'une horrible léthargie, M. de Verteuil plongea de nouveau son regard vers le sombre horizon, essayant de pénétrer l'épaisseur des ténèbres...

Il ne vit rien!

La rivière continuait à couler, le tourbillon à mugir, et le cheval du commandant piaffait sur la rive.

Mais sur cette même rive, plus loin, à deux cents pas, et presque au niveau du tourbillon, un homme rayonnant et fier tenait dans ses bras quelque chose de chancelant.

C'était la comtesse, la comtesse vivante!

Au moment où les deux voyageurs entraient dans l'eau et



croyaient avoir trouvé le gué du Cousin, un homme était assis, un fusil à la main, sur un rocher, de l'autre côté de la rivière.

Lorsque le cheval de madame Durand perdit pied, cet homme devina le danger qu'elle courait et se jeta résolument à l'eau, se laissant emporter par le courant. A cent pas du tourbillon, il y avait un rocher que l'eau battait en passant. Nager jusque-là, s'y cramponner, attendre au passage monture et cavalier, tout cela fut l'affaire de quelques minutes ; et lorsque la jeune femme vint se heurter contre le roc, une main vigoureuse la saisit, tandis que son cheval, se dérobant sous elle, allait, quelques secondes après, disparaître au fond du gouffre.

L'intrépide inconnu serra alors fortement son fardeau, le tenant par les cheveux, le renversa sur son épaule et se rejeta à l'eau bravement, nageant d'une seule main, soutenant de l'autre celle qu'il venait de sauver.

Ce fut en mettant le pied sur la rive, en déposant sur l'herbe la comtesse évanouie qu'il poussa alors ce cri de joie et de triomphe qu'entendit le commandant.

### III

Laissons la comtesse Durand évanouie aux bras de son sauveur, et disons quelques mots d'un personnage important de notre récit.

Nous voulons parler du fils de M. de Montmorin et de Rose Guillaumier.

La belle paysanne, on s'en souvient, avait épousé secrètement son seigneur, et bien que la révolution fût arrivée et eût rompu la digue des préjugés aristocratiques, le mariage était demeuré secret.

Jean et Madeleine vinrent donc au monde aux yeux de tous, du moins, par la porte mystérieuse de l'amour ; et hormis Pandrille, Guillaumier, deux autres serviteurs qui moururent avant le commandeur, et le chapelain de Montmorin, nul ne sut, quant Rose mourut, qu'elle aurait eu le droit de porter le nom de son noble époux. Cependant nul ne peut douter que les deux enfants ne fussent du sang des Maltevert. Madeleine ressemblait fort à sa mère, mais Jean était la vivante image du commandeur.

A la mort de ce dernier, Pandrille qui aimait le jeune homme comme il eût aimé son propre fils, et qui était dans le secret des vengeances de son vieux maître, prit Jean à part et lui dit :

— Mon enfant, il faut quitter le château où chaque salle vous rappellerait trop votre père et éterniserait votre douleur.

— Quitte le château ! s'écria-t-il.

— Tenez, mon jeune maître, j'ai déjà fait disposer pour vous le petit pavillon du parc dont une porte donne sur la forêt. Vous y serez à ravir.

Jean regarda Pandrille avec défiance. Le bon intendant renonça à dissimuler plus longtemps.

— Au diable les prétextes ! dit-il. Vous êtes un homme, monsieur Jean, et vienne la Pâque prochaine, vous aurez vingt-deux ans. Donc on peut tout vous dire.

— Parle...

— Le commandeur, votre honoré père, a fait un drôle de testament.

— Ah ! fit Jean avec indifférence.

— Je le connais, moi, mais je ne puis pas vous dire ce qu'il contient ; seulement, soyez persuadé d'une chose, c'est que vous et mademoiselle votre sœur avez le gros lot. Maintenant il y a d'autres héritiers, des neveux, des cousins, un tas de gens qui ont fermé leur porte à M. le commandeur quand ils le croyaient pauvre, et à qui il fera peut-être la sienne par son testament.

Cet exorde débité, Pandrille eut recours à toute sa rouerie de valet, à toute sa finesse éloquent de Morvandiau pour faire comprendre à Jean que jusques à l'heure où le testament serait ouvert, il pouvait être exposé aux dédains et même aux outrages des fiers cohéritiers du commandeur, et que le plus sage parti à prendre était d'éviter toute querelle.

Jean était un garçon d'esprit, et comme il avait un grand respect pour la mémoire de son père, il pensa que le commandeur lui parlait une dernière fois, sans doute, par la bouche de Pandrille, et il se retira dans le pavillon du parc avec le bonhomme Guillaumier, qui depuis longtemps vivait au château.

Madeleine, la sœur de Jean, une belle jeune fille que nous verrons apparaître dans la suite de cette histoire, se trouvait alors dans un couvent des environs d'Avallon, où elle achevait son éducation.

Quand les cohéritiers arrivèrent, le fils du commandeur échangea avec eux un froid salut et de banales politesses, se tint sur une réserve excessive, et évita avec soin de paraître au château.

Jean était brave, cependant, et il était de force à corriger la moindre insolence.

Aussi M. les héritiers du commandeur et les Maltevert eux-mêmes, enchantés de cette retraite volontaire de leur ennemi, ne jugèrent nullement nécessaire de lui chercher noise.

L'existence du jeune homme, du reste, était tout extérieure. Il passait sa journée dans les bois, un fusil sur l'épaule, ne rentrait qu'à la nuit tombante et repartait le lendemain au point du jour.

Or, on le devine, c'était lui qui venait d'arracher la comtesse Durand à une mort certaine.

La comtesse était évanouie, mais elle rouvrit les yeux presque aussitôt après l'arrivée du commandant, se souvint et devina que l'inconnu qu'elle avait devant elle était son sauveur.

La scène d'explications, de remerciements qui suivit est facile à comprendre, et la comtesse, tout à fait remise de sa frayeur, finit par s'appuyer sur le bras de Jean pour gagner Montmorin, auquel on parvenait par un petit sentier.

Du bord du Cousin au manoir, il y avait un quart de lieue à peine ; et la comtesse préféra accomplir ce faible trajet à pied, plutôt que de prendre le cheval du commandant, car le sien, on s'en souvient, avait été emporté par le courant au fond du tourbillon.

En ce moment la lune se levait, et curieuse comme toutes les femmes, la comtesse enveloppa d'un regard rapide celui à qui elle devait la vie.

C'était un jeune homme de vingt-deux ans, grand, beau, bien fait, taillé sur le modèle de l'Antinoüs antique, et le front couronné d'une magnifique chevelure aussi noire que l'aile lustré d'un corbeau.

Son costume était d'une simplicité rustique et ressemblait de tous points à celui des gardes-chasse ; une veste de velours d'un gris mastic, une culotte de peau de daim recouvert jusqu'au genou par de grandes guêtres de cuir, un chapeau à larges ailes : c'était tout.

Le jeune homme portait en outre une carnaissière et un fusil à double coup.

Mais madame Durand n'était point femme à s'y tromper. Son sauveur était un homme de race, on le devinait à son sourire tranquille et fier, au pli autrichien de sa lèvre, à la courbe aquilone de son nez, à la finesse de ses mains d'une blancheur et d'une pureté de formes aristocratiques.

Et, pour la première fois, le cœur de la jeune femme, qui n'avait jamais battu d'amour, éprouva un singulier tressaillement : et elle s'avoua, malgré elle, que jamais aucun homme n'avait produit instantanément sur elle une semblable impression.

Sa main trembla légèrement, appuyée sur son bras, et elle éprouva une émotion indicible en lui adressant cette question banale :

— Habitez-vous Montmorin, monsieur ?

— Oui, madame, répondit Jean.

— Depuis... longtemps ?

— J'y suis né.

La comtesse tressaillit à ces mots, et elle se souvint que pen-

dant son enfance, avant la Révolution, elle avait ouï parler de fredaines de son vieil oncle le commandeur, qui s'était avisé de devenir père à cinquante ans bien sonnés.

—Peut-être, murmura-elle avec une certaine émotion, êtes-vous l'un des héritiers de M. de Montmorin.

—On le dit, répondit-il simplement, mais je n'en sais trop rien.

—Comment ! fit-elle, vous n'en savez rien ?

—Ah ! dame ! murmura Jean, le testament de mon père n'est point ouvert encore...

Une vive rougeur monta au front de la jeune femme ; ses soupçons se changèrent en certitude.

Et alors elle rompit brusquement les chiens, comme on dit, et changea le thème de la conversation.

—Savez-vous, lui demanda-t-elle, si mes cousins sont arrivés à Montmorin.

—Vos cousins ? fit Jean étonné et non moins ému que la comtesse.

—Oui, dit-elle, je suis madame Durand, née de Villemur, la nièce de... votre père...

Jean tressaillit de joie.

Lui aussi avait enveloppé la comtesse d'un regard, et il avait ressenti un trouble inconnu.

—Il y a, dit-il, sept ou huit personnes au château.

—Les connaissez-vous ?

—Je les vois peu, dit-il fièrement.

La comtesse devina ce que devait souffrir son sauveur de sa position illégale ; et une fois encore, elle détourna l'entretien.

—Vous reveniez de la chasse, je crois ? demanda-t-elle.

—Oui, madame.

—Avez-vous été heureux.

—J'ai tué deux faisans et un brocard ; les faisans sont dans ma carnassière, quant au brocard, je l'ai pendu à un arbre pour le préserver des renards, et je l'enverrai chercher demain au point du jour.

Au moment où il achevait, Jean s'arrêta devant un petit pavillon à l'intérieur duquel brillait une lumière.

Ce pavillon, situé à l'extrémité du parc, était relié au manoir par une grande allée de marronniers, à l'extrémité de laquelle on apercevait le perron.

—Vous voyez le château d'ici, dit-il. Adieu, madame, bonsoir...

—Quoi ! fit la comtesse, vous ne m'accompagnez pas ?

Jean se prit à sourire.

—Je n'habite plus le château, dit-il ; et depuis que ces messieurs y sont, je n'y ai plus mis les pieds.

Madame Durand comprit cette humilité fière, et n'insista pas.

Seulement, elle regarda une fois encore ce beau jeune homme si simple et si triste, qui avait dans ses veines du noble sang des Maltevert ; et s'élevant un moment au-dessus des rancunes et des préjugés de famille, elle songea qu'il l'avait arrachée à la mort, et lui tendit la main :

—Adieu, mon cousin ! dit-elle.

Jean frissonna de la tête aux pieds et la salua, ne trouvant pas un seul mot à répondre.

La comtesse reprit le bras du commandant, qui avait constamment cheminé derrière elle tenant son cheval par la bride ; et elle lui dit, en se dirigeant vers le manoir :

—Savez-vous que ce jeune homme est la vivante image du commandeur ?

—Il y a de la race, reprit M. de Verteuil ; et c'est vraiment dommage qu'il n'en puisse porter le nom.

La comtesse soupira, et l'émotion inconnue qui s'était emparée d'elle quelques minutes auparavant la reprit.

Elle plaignait du fond de son cœur la naissance illégale de Jean, et une lutte s'élevait en elle entre la sympathie de la femme et la fierté de la grande dame qui ne saurait tolérer les infractions à la sainte loi de la famille.

Nous avons vu madame Durand entrer dans la salle à mari-

ger, où les cohéritiers se trouvaient réunis ; nous avons assisté à cette mystérieuse et muette reconnaissance de la comtesse et de son cousin Hector de Maltevert, que jusque-là elle croyait n'avoir jamais vu ; et nous savons avec quelle promptitude tous deux réprimèrent le trouble et l'embarras qui s'en étaient suivis.

Le comte Hector, le premier, rompit le silence.

—Madame, dit-il avec une politesse glaciale, votre couvert est mis depuis mon arrivée ; veuillez me faire l'honneur de prendre ma droite.

—Auparavant, répondit la veuve, permettez-moi, monsieur mon cousin, de vous présenter M. le vicomte Oscar de Verteuil, chef d'escadron de hussards et ancien aide de camp de feu M. le général Durand.

Le comte s'inclina et laissa glisser sur ses lèvres un ironique sourire : —Monsieur serait-il pareillement héritier ? demanda-t-il.

—Non, répondit froidement la comtesse ; M. de Verteuil est mon ami, et il a bien voulu me servir de chevalier.

—Mais, reprit dédaigneusement le comte, j'ai eu le plaisir déjà de voir monsieur à Vienne, je crois...

—C'est possible, monsieur le comte, répondit le commandant. Et... en effet, je crois avoir eu l'honneur de vous charger à Austerlitz. Vous serviez dans l'armée autrichienne en qualité de capitaine. Je vous ai même tué dix hommes avec mon escadron.

—Ah ! fit le comte avec dépit, vous croyez ?

—Oh ! j'en suis certain, monsieur. J'ai la mémoire fidèle à l'endroit des victoires de la France.

Les deux jeunes hommes croisèrent un regard acéré comme la pointe d'une épée. Un mot les avait fait ennemis irréconciliables.

—Voudriez-vous, monsieur mon cousin, interrompit la comtesse qui voulait arrêter, dès le début, toute querelle politique, me présenter nos cousins et parents ?

Le comte s'inclina.

—M. le vicomte Raoul de Maltevert, mon frère, dit-il.

M. le chevalier Arthur de la Barillère, notre cousin.

M. Charles de la Barillère, son fils.

M. le comte et M. le vicomte de Franquépée.

Le marquis de Nosrhéac, notre cousin par les femmes ; M. Bontemps de Saint-Christol, notre parent à la mode de Bretagne.

La comtesse s'inclina gracieusement à chaque nom et prit la main que lui offrait Hector de Maltevert pour passer à table.

—Monsieur de Verteuil, dit-elle, vos fonctions de cavalier servent vous obligent à vous asseoir près de moi. Messieurs, je vous en prie, reprenez votre conversation, que j'ai malencontreusement interrompue.

Mais la conversation s'était éteinte comme par miracle. Le froid accueil fait par les Maltevert à la comtesse, à qui, du reste, son mariage avec le général Durand avait aliéné toute sa famille, imposa aux autres cohéritiers, et le souper s'acheva au milieu d'un silence et d'une contrainte auxquels la comtesse mit un terme en se retirant vers dix heures dans son appartement. Elle avait gardé le silence sur le danger qu'elle avait couru une heure auparavant.

Elle avait pris congé de M. les cohéritiers, souhaité le bonsoir à M. de Verteuil, et suivi maître Pandrille, qui la conduisit, triomphant et avec la dignité qui sied à un exécuteur testamentaire, à la chambre bleue.

Aussi, le bon Pandrille, qui avait la mémoire du cœur et se souvenait de l'accueil que la petite Camille fit au vieux chevalier de Montmorin ; —le bon Pandrille, disons-nous, avait mis tous ses soins à rendre cette pièce la plus luxueuse et la plus confortable du château.

S'il avait reçu les autres héritiers avec une mine froide et rechignée, héritant ainsi des rancunes du commandeur, il fit à la comtesse cette réception affectueuse et tendre des vieux domestiques pour leur jeune maître ; puis, se laissant aller à

cette familiarité des serviteurs d'autrefois, il s'oublia pendant plus d'une heure à causer avec madame Durand, lui parlant de feu M. le commandeur.

—Ah ! madame, avait commencé le bonhomme ému, combien il me tardait de vous voir !

—En vérité, cher monsieur Pandrille.

—Pandrille tout court, madame, Pandrille, votre vieux serviteur qui vous prenait sur ses genoux quand M. le commandeur m'envoyait au château d'Arcy.

—Excellent Pandrille !

—Voyez-vous, madame la comtesse, poursuivit le digne intendant, jusqu'à aujourd'hui il n'y avait plus de maître à Montmorin.

—Comment ! plus de maîtres ?

—Hé ! sans doute, fit-il d'un air fin ; tous ces beaux messieurs ne sont pas mes maîtres, et s'ils connaissaient comme moi le testament de M. le commandeur, ils feraient peut-être la grimace...

—Oh ! oh ! pensa la comtesse, mon oncle a fait un singulier codicille ; aurait-il rêvé une mystification d'outre-tombe ?

—Pour moi, murmura Pandrille, il n'y a réellement que trois maîtres de Montmorin.

—Trois ? fit-elle.

—Vous, d'abord.

—Et puis ?

Pandrille cligna de l'œil d'un air madré.

—Ah ! dit-il, si je pouvais parler, j'en apprendrais de drôles à madame la comtesse, mais j'ai juré... Pandrille est un honnête homme, il n'a que sa parole...

Un singulier soupçon vint à l'esprit de la comtesse, elle se demanda si, par hasard, M. de Montmorin n'aurait pas secrètement épousé, pour les légitimer, la mère de Jean et de Madeleine.

—Hé ? hé ! continua Pandrille, M. le commandeur ménage peut-être une fameuse surprise à ses héritiers... Oh ? pas à vous, madame, pas à vous ! il vous aimait, le digne homme ; et quand on prononçait votre nom, les larmes lui venaient aux yeux.

—Pauvre oncle ! murmura la comtesse émue.

—Je me souviens même, acheva l'intendant, qu'un jour il disait à M. Jean, un noble jeune homme, allez :—Mon enfant, si jamais ta cousine Camille te demandait ton sang jusqu'à la dernière goutte...

—Il disait *ta cousine*, interrompit vivement la comtesse, étonnée que le commandeur eût pu oublier ainsi toute retenue.

—Ah ! fit naïvement Pandrille, peut-être avait-il des raisons pour cela. Mais chut ! je ne puis rien dire...

La comtesse congédia Pandrille et se mit au lit toute pensive.

#### IV

Lorsque madame Durand eut quitté la salle à manger, tous les cohéritiers, à l'exception du comte Hector, levèrent la tête, et chacun essaya de risquer un commentaire, un blâme ou un éloge, selon son sentiment, sur cette femme étrange qui voyageait en compagnie d'un officier.

Mais le comte Hector les interrompit brusquement en leur disant :

—Messieurs mes cousins, il est près de onze heures, une heure fort honnête pour gagner son lit.

Hector de Maltevert inspirait une sorte de terreur secrète aux co-héritiers, qui avaient coutume de lui obéir.

Aussi quittèrent-ils tous la salle à manger, se dirigeant vers leurs appartements respectifs, tandis que le comte prenait le bras de son frère et l'entraînait dans le parc.

—Ami, lui dit-il, sortons d'ici... j'étouffe.

Raoul tressaillit, regarda son frère et s'aperçut alors qu'il était pâle comme un spectre, et que ses dents serrées attestaient d'une émotion violente.

—Mon Dieu ! s'écria le vicomte, qu'as-tu donc, mon frère ?

—Je crois que je vais mourir... murmura-t-il d'une voix

étranglée. Je me suis conté, dominé, vaincu pendant une heure, mais à présent, voici la réaction... Ma tête brûle et mon cœur est glacé... C'est ELLE !

—Qui, elle ? interrogea Raoul.

—La femme de la Forêt-Noire. Margarita !

—La comtesse ?

—Oui...

Hector prononça ce dernier mot d'une voix si faible, que Raoul crut qu'il avait dit vrai, et qu'en effet il allait mourir.

Mais comme il songeait à appeler du secours, le comte l'arrêta d'un geste et reprit :

—N'appelle pas... je commence à respirer... ce ne sera rien... Ah ! quelle émotion !

Et puis il continua avec une subite véhémence :

—Oh ! c'est que tu ne sais pas combien je l'ai aimée...

—Non, murmura Raoul qui prit les mains de son frère dans les siennes, car jamais tu n'as voulu me révéler ce secret terrible. On t'a rapporté un soir sanglant, inanimé, percé de deux balles en pleine poitrine. Tu as eu le délire pendant un rois ; dans ce délire, tu as souvent prononcé le nom de Margarita ; puis, lorsque tu es revenu à la santé, tu n'as jamais voulu rompre ce silence farouche que tu gardes depuis dix ans et qui te tue.

—Eh bien ! dit le comte, je ne me tairai plus... écoute-moi.

Et s'appuyant de nouveau sur le bras de son frère, Hector de Maltevert, un peu remis de sa terrible émotion, l'entraîna au fond du parc, dans le lieu le plus solitaire, le fit asseoir près de lui sur un tronc d'arbre renversé et ajouta :

—Quand on n'a aimé qu'une fois avant d'être ambitieux, ce premier amour domine toute la vie d'un homme.

Et le comte laissa échapper un soupir si profond et si douloureux qu'il ressemblait à un sanglot.

Mais avant de transcrire textuellement le récit d'Hector, il est nécessaire de raconter brièvement l'existence des deux frères, depuis la Révolution jusqu'à l'époque où nous les retrouvons à Montmorin.

Le comte de Maltevert émigra, et, comme son frère, le baron de Villemur, il mourut dans l'exil avant que le premier consul eût renversé la guillotine et rouvert le sol de la France à tous ceux qui avaient fui les bourreaux et demandaient à rentrer dans leur patrie.

Hector et Raoul étaient hommes à la mort de leur père. Ils prirent du service dans l'armée autrichienne, et Hector, l'aîné, celui qui héritait du titre de comte, entra dans les gardes-nobles, la maison militaire de l'empereur Joseph II.

Les deux jeunes hommes, dont l'enfance annonçait déjà le caractère hautain et vaniteux, préférèrent servir l'Autriche contre la France que faire leur soumission à cette patrie ingrate qui les avait expulsés en les dépouillant de leurs biens.

Aussi, pour venir à Montmorin, n'avaient-ils pu mettre le pied sur le sol français qu'à l'aide du titre d'attachés à la diplomatie autrichienne, et grâce à la paix qui venait d'être conclue entre les deux puissances.

Le comte Hector et son frère Raoul étaient du reste naturalisés Autrichiens,—et comme tels, ils pouvaient venir en France sans être inquiétés.

Les deux frères, fort dissemblables sur plus d'un point, avaient cependant la même manière de voir en politique. Elevés en Allemagne, ils étaient devenus Allemands. Pour eux la France n'existait plus.

A vingt ans, le comte Hector, simple lieutenant dans la garde impériale autrichienne, était un officier insouciant, léger, peu préoccupé de l'avenir, et fier de ses nombreux succès galants. Un événement mystérieux était venu tout à coup modifier complètement ce caractère.

Le comte et son jeune frère, qui sortait alors de l'école des cadets, furent envoyés avec un corps d'armée dans le pays de Bade, où l'Autriche tenait garnison ;—quand six mois après, il revint à Vienne, on fut étonné dans le grand monde autrichien de le voir sombre, morose, taciturne, et le bruit se répandit que cette métamorphose était le résultat d'une passion malheureuse.

On espéra que le temps en aurait raison ; mais le temps passa et ne ramena point le gai et franc sourire qui brillait jadis aux lèvres du comte, et l'ainé des Maltevert se jeta alors tête baissée dans cette carrière aride de l'ambition où ne vivent à l'aise que les âmes froissées déjà.

Hector, le lieutenant aux bonnes fortunes, devint le capitaine au front grave, au sourire froid, dont le mérite personnel lui acquit la faveur de l'empereur Joseph, et cette faveur, le jeune capitaine se promit de l'utiliser si bien qu'il arriverait aux fonctions militaires les plus élevées et à une brillante fortune. Il lui fallait le bâton de feld-maréchal.

Le vicomte Raoul, lui, était simplement amoureux ; — mais son amour était aussi hardi, aussi téméraire que l'ambition de son frère.

Cet amour montait jusqu'aux pieds du trône.

A cette époque, la maison d'Autriche n'avait point encore été assez humiliée, et la gloire de Napoléon n'était point parvenue encore à un si haut degré de prestige, que l'union d'une archiduchesse avec le chef de l'empire français eût été rêvée déjà par la diplomatie.

On le devine, le téméraire vicomte de Maltevert aimait en secret, la jeune archiduchesse Marie-Louise.

Il osait l'aimer, bien que cet amour fut insensé et sans espoir et il lui avait voué cet attachement profond, ce culte fanatique dont, en France, vingt années plus tôt, quelques gentilhommes loyaux et fidèles osèrent environner cette noble reine que la hache de Robespierre n'épargna point.

L'archiduchesse, Raoul le savait, ignorait son amour, — mais il eût donné la dernière goutte de son sang si elle en eût témoigné le désir par un simple sourire.

Or, un soir, au jeu de l'Empereur où les deux jeunes gentilshommes étaient admis quelquefois, la conversation était tombée sur les principaux diamants que possédaient les souverains, et de l'avis universel, le plus beau qu'il y eût dans le monde était celui du Grand Mogol.

— J'en connais un tout aussi beau, dit alors le comte Hector, il a été payé deux millions à un chercheur de perles, et il était destiné au Grand Seigneur. Mais il est tombé au pouvoir des chevaliers de Malte, et demeuré en la possession du commandeur de la frégate de l'Ordre qui s'empara du vaisseau turc qui le portait.

— Et qu'en a fait le commandeur ? demanda curieusement l'archiduchesse.

— Il l'a gardé, répondit le comte.

— Ce commandeur était donc fort riche ?

— Assez, madame. Les frères Berner, les joailliers de la reine Marie-Antoinette ; les juifs Crammer, de Berlin, bijou tiers de la couronne, le czar lui-même, ont fait faire des ouvertures au commandeur, mais il a refusé.

— Le connaissez-vous ? demanda l'Empereur.

— C'est mon oncle, répondit le comte.

— Ah ! s'écria la jeune archiduchesse en regardant les deux frères, si j'avais un pareil diamant, je serais la plus heureuse des princesses.

— Et moi, je ferais feld-maréchal celui qui me l'apporterait, ajouta l'Empereur.

Les deux frères quittèrent le jeu de l'Empereur en proie à une sorte de vertige.

— Dussé-je y forcer mon oncle le commandeur, murmura le comte, j'aurai le diamant.

Le vicomte songea que l'archiduchesse avait souhaité le posséder, et il fit le même serment que son frère.

Mais quelle ne fut pas leur joie lorsque, le lendemain même, un courrier de France leur apporta une lettre de maître Pandrillo, l'intendant de Montmorin ! cette lettre leur annonçait le trépas du commandeur, et leur transmettait copie du bizarre codicille que le défunt avait annexé à son testament.

En ce temps-là, le service des postes était fort mal organisé, subordonné fort souvent aux hasards de ces grandes guerres qui désolaient l'Europe. De plus, soit intention du malin intendant, soit pure négligence, il avait écrit aux Maltevert

plus d'un mois après le décès de leur oncle, ce qui fit que, malgré toute la diligence qu'ils mirent à quitter Vienne, le comte Hector et son frère n'arrivèrent à Montmorin que quelques jours avant la comtesse Durand, leur cousine germaine.

On le voit, le même but amenait les Maltevert à Montmorin. Seulement la cupidité n'entraînait pour rien dans l'ardent désir qu'ils avaient de s'emparer du diamant, et il y avait dans leur projet un certain côté chevaleresque.

Le comte était, bien que lui ressemblant au physique, un homme tout différent du vicomte son frère cadet.

Dur, hautain, le cœur desséché par cette mystérieuse passion, voué désormais aux calculs arides de l'ambition, il ne manquait point cependant de cette bravoure éclatante et téméraire qui avait été l'apanage de ses robustes aïeux ; mais plus diplomate que soldat, il cachait sous son uniforme la prudence cauteleuse et l'esprit d'intrigue d'un courlisian. Il était la tête qui pense, ce qui vaut mieux que le bras qui agit, et il avait pour système qu'il est absurde d'employer la force, là où la ruse est suffisante.

Raoul, au contraire, était brave, téméraire, querelleur, mauvaise tête, d'un naturel violent et toujours prêt à pourfendre quiconque entravait leur volonté.

Quand les Maltevert arrivèrent à Montmorin, les autres cohéritiers, à l'exception de la comtesse, s'y trouvaient déjà réunis.

Le comte les jugea d'un coup d'œil, et lorsqu'il fut seul avec son frère, dans cette chambre rouge que le codicille du commandeur leur assignait pour logis, il lui tint le discours suivant :

— Raoul, mon ami, nous n'avons affaire ici qu'à des niais et à des vieillards, et nous serons de triples sots si nous n'avons pas le diamant. Cependant, mon avis est que nous devons être prudents.

— A quoi bon ? fit l'impétueux Raoul ; si un autre le trouvait, ce diamant, dussions-nous le tuer ? ...

— Mon cher, répliqua froidement le comte, n'oublions pas que nous sommes en France, et que le régime impérial est armé de juges, d'avocats et de toute cette légion de gens de loi qui trouvent toujours mauvais qu'on tue quelqu'un, fût-il un imbécile comme Bontemps de Saint-Christol, notre cousin.

— Nous ne sommes plus Français, il me semble, interrompit Raoul avec hauteur.

— Raison de plus pour que l'on fût enchanté de nous faire notre procès, si nous sortions des bornes de la légalité. Il faut donc, d'abord et au plus vite, chercher le diamant ; si un autre le trouve, nous aviserons.

Le comte avait parlé prudemment, Raoul inclina la tête en signe d'assentiment.

— Maintenant, continua Hector, il faut commencer par le commencement, c'est-à-dire chercher ici avant de faire nos perquisitions au dehors.

L'appartement était tendu d'une grande tapisserie dont la couleur lui avait fait donner le nom de chambre rouge.

Les Maltevert sondèrent les murs avec le poing, espérant entendre résonner le creux quelque part, ils examinèrent les boiseries, le parquet, le plafond, fouillèrent les placards et les meubles, et finirent par aviser dans l'angle le plus sombre de la pièce un vieux bahut de chêne sculpté qu'ils ouvrirent.

Le bahut renfermait un coffret, et dans ce coffret il y avait une clef à laquelle adhérait une étiquette de papier jauni.

— Clef des souterrains du Cousin ! fit le comte. Pardieu, s'écria-t-il, qui nous dit que le diamant n'est point dans les souterrains ? Quand un avare a un trésor à enfouir, c'est toujours dans un souterrain qu'il l'enterre.

Le vicomte examinait le coffret, et poussa tout à coup une exclamation de surprise :

— Un double fond, dit-il, et dans ce double fond un papier.

Le comte s'empara du papier et lut :

« Le diamant est enfermé dans un coffret de fer. Ce coffret est enfermé dans le souterrain conduisant au Cousin,

deuxième galerie, à cent quatre-vingts pas environ de l'orifice." Ces quelques lignes étaient tracées de la main du commandeur.

Les deux jeunes gens échangèrent un regard de triomphe.

—Le diamant est à nous ! murmurèrent-ils.

—Mais, objecta Raoul, où est ce souterrain ?

—Je ne sais.

—Pandrille nous le dira.

—Non pas, dit le prudent Hector. Pandrille nous volerait peut-être, un souterrain est aisé à trouver, cherchons nous-mêmes.

Or, depuis leur arrivée, les cohéritiers agissaient chacun à sa guise, ne se réunissant qu'aux heures des repas.

Le marquis de Nosrhéac lisait de vieux romans du siècle dernier ;—les la Barillère se promenaient champêtrement dans les prairies du château, —les Franquépée chassaient à tir dans les plaines ;—les Maltevert chassaient à courre dans les bois.

Tous, à leurs moments perdus, cherchaient le diamant.

Le diamant était introuvable. On avait fouillé tous les meubles, tous les placards, bouleversé le château.

Le diamant, disait le codicille du commandeur, était enfermé dans un coffret de fer d'une assez forte dimension.

Le coffret persistait à demeurer invisible.

Deux jours avant l'arrivée de la comtesse, le marquis de Nosrhéac avait fait, au déjeuner, la proposition suivante. Chercher en commun et partager.

Les Franquépée acceptèrent, les Barillère pareillement, Bontemps de Saint-Christol cligna de l'œil, justifiant ainsi le proverbe : " Qui ne dit rien consent, "—mais les Maltevert refusèrent.

Cependant, malgré l'activité qu'ils déployaient dans leurs recherches, ils n'avaient point trouvé encore l'entrée du souterrain, mais ils ne se décourageaient point, et les choses en étaient là lorsque arriva la comtesse.

## V

Nous avons laissé le comte et son frère Raoul au fond du parc, le premier décidé à confier enfin à son cadet le secret de cet unique et mystérieux amour qui semblait avoir marqué sa vie d'un sceau fatal.

Le vicomte avait pour son frère cette affection respectueuse, ce dévouement sans bornes que la jeunesse accorde si volontiers à l'expérience, et qui lie entre eux bien souvent les hommes de vingt ans et ceux de trente.

Il prit donc les deux mains d'Hector, les pressa dans les siennes et lui dit doucement :

—Perle, frère, je t'écoute...

—Te souviens-tu, dit alors le comte, que tandis que nous étions en garnison à Radstadt, dans le pays de Bade, un corps d'armée française passa le Rhin au-dessus de Strasbourg, pénétra dans la Forêt-Noire, et essaya de s'ouvrir un passage à travers les montagnes jusques en Bavière, où une autre armée française tenait la campagne ?

—Oui, répondit le vicomte, et je me souviens aussi que nous fûmes séparés alors. On te donna le commandement d'une compagnie qui fut expédiée à travers les montagnes, et organisée en tirailleurs pour harceler l'ennemi. Moi je fis partie d'un corps d'observation qui remonta le cours de la Murg.

—Eh bien, dit Hector, c'est de là que date pour moi ce fatal amour.

Et comme son frère paraissait disposé à l'écouter attentivement, M. de Maltevert continua :

—La compagnie que je commandais se composait de cent hommes. Je la divisai en quatre corps, chacun sous la conduite d'un sergent, et lui me occuper ainsi quatre villages dans la Forêt-Noire, presque inaccessibles par leurs positions, et dont une armée ennemie dédaignerait sûrement de faire le siège.

" Tous les villages de la Forêt-Noire avaient été occupés

ainsi sur un rayon de plusieurs lieues carrées, et nos troupes avaient ordre de laisser passer le gros du corps d'armée française dont un espion nous avait livré le plan de campagne, de tomber ensuite sur les derrières, de piller les fourgons et les ambulances, et de ne faire aucun quartier.

" Or, dès le second jour de mon installation dans la Forêt Noire, j'eus occasion de pousser une reconnaissance vers l'ouest, avec huit ou dix cavaliers pour seule escorte.

" Les éclaireurs envoyés au devant des Français ne s'étaient point repliés encore, et tout me laissait supposer que je n'avais aucun danger à courir en me dirigeant presque seul au milieu de ces vastes forêts de sapins où chaque arbre creux, chaque roche, chaque précipice, offrent un sûr asile. D'ailleurs, ajouta le comte avec un fier sourire, je n'ai jamais calculé le péril."

—Je le sais, murmura Raoul de Maltevert attentif.

—Des huit hommes qui m'accompagnaient, poursuivit le narrateur, six étaient Autrichiens, un septième Hongrois ; le huitième était du pays de Bade et avait prétendu connaître à merveille la forêt et posséder sur le bout du doigt les innombrables méandres de ses vallées sans nombre.

" Je le pris donc pour guide, et, plein de confiance en ses lumières, je résolus de m'avancer le plus possible et de ne me replier sur les miens que lorsque j'aurais entendu siffler les premières balles françaises.

" Karl, c'était le nom du Badois, m'avait juré qu'il me conduirait au travers d'un défilé jusqu'à une sorte de plate-forme de rochers du haut de laquelle je pourrais voir les Français se dérouler dans les vastes plaines qui s'étendent entre les montagnes de la Forêt-Noire et le Rhin.

" Mais Karl avait trop présumé de lui-même ; il se trompa de route ; et tu sais combien il est difficile de retrouver son chemin au milieu de ces vastes forêts où les arbres ressemblent aux arbres, les ravins aux ravins, où le soleil ne pénètre jamais, et qui forment comme un monde de ténèbres sur la terre et en plein jour.

" Nous errâmes pendant sept ou huit jours, passant d'une vallée à l'autre, cheminant sans relâche sous le dôme sombre des sapins, guidés par un sentier mal frayé, et la plate-forme de rochers n'apparaissait point.

" Karl alors finit par m'avouer qu'il s'était trompé et ne retrouverait plus sa route.

" La nuit approchait, il fallait songer à la retraite, et le Badois convint tout à fait de son ignorance et de l'impossibilité où il était de nous guider par les ténèbres jusqu'à notre cantonnement.

" J'étais donc réduit à errer à l'aventure à travers ces solitudes immenses, décidé, moi et mes hommes, à passer la nuit dans les bois, les Français dussent-ils nous cerner pendant notre sommeil, lorsque le bruit lointain d'une fusillade arriva jusqu'à nous, venant du nord-est et du sud-est à la fois. Il n'était pas difficile de reconnaître, à ce bruit, les nombreux tirailleurs espacés dans la Forêt-Noire, et je compris sur-le-champ que Karl nous avait si bien égarés, qu'au lieu de nous diriger vers l'ouest nous étions descendus au sud, où l'armée française que nous comptions rencontrer pour nous replier ensuite précipitamment, avait passé à deux lieues au-dessous de nous, décrivant un demi-cercle, et nous enveloppant ainsi involontairement.

" Dès lors, il ne fallait plus songer à rejoindre nos hommes et notre cantonnement ; il fallait s'occuper d'une seule chose. éviter de tomber dans la route d'un corps de troupes françaises, si je ne voulais être fusillé comme émigré et comme transfuge.

" Un ravin profond, l'obscurité de la nuit, l'épaisseur du fourré d'arbres sous lesquels nous cherchâmes une retraite pour y attendre le jour, tout semblait m'assurer que six mille Français passeraient à une portée de fusil sans deviner notre présence ;—et, après que nous eûmes attaché nos chevaux, nous nous enveloppâmes, mes hommes et moi, dans nos manteaux, et nous étendîmes sur l'herbe. Quelques provisions



que nous avions emportées furent dévorées rapidement et dans l'ombre. Il n'est pas été prudent d'allumer du feu et d'attirer ainsi l'attention de l'ennemi, d'autant plus que le bruit de la fusillade approchait graduellement.

"Je jugeai que le combat engagé sur plusieurs points n'était pas distant de plus d'une lieue.

"Cependant, avec la nuit complète la fusillade s'éteignit peu à peu, les tirailleurs s'étaient repliés sans doute en arrière, mais nous entendions confusément et répercutés par les broux échos des bois, ces mille bruits vagues ou sonores qui résultent de la marche d'une armée.

"Ainsi, non-seulement je m'exposais à mourir sans gloire, fusillé comme un traître, mais encore je manquais à mon poste de combat.

"Cette pensée doubla la haine que j'éprouvais déjà pour cette nation française qui nous avait proscrits, et la colère m'aveuglant, je résolus de rejoindre les troupes autrichiennes, quoi qu'il arrivât, dussé-je me faire tuer si je ne parvenais à m'ouvrir un passage à travers les rangs français.

"—A cheval ! criai-je à mes hommes, à cheval et en route !

"—Capitaine, balbutia le Badois, nous ferions mieux d'attendre le jour.

"—Non, non ! m'écriai-je avec colère, à cheval !

"Mes hommes obéirent en murmurant, et je m'élançai en selle aussitôt.

"La nuit était obscure, profonde, et l'épaisseur de ce dôme de verdure que les sapins étendaient sur nos têtes achevait d'interrompre la moindre clarté venue du ciel. Il fallait nous fier à l'instinct de nos chevaux pour regagner les cantonnements autrichiens.

"Mais à peine étions-nous en route qu'une lueur apparut dans l'éloignement, leur rougeâtre, presque sinistre, puis, je reconnus la clarté des torches de résine, en même temps que le pas de plusieurs chevaux et le bruit des roues d'une voiture arrivaient à mon oreille.

"—Était-ce un fourgon français ?

"—A moi les Kaiserlitz ! m'écriai-je en courant au-devant de ces torches, suivi par mes hommes, décidé que j'étais à m'emparer du fourgon ou à me faire tuer. L'audace de cette armée passant à une demi-lieue de moi, et me coupant ainsi momentanément la retraite, m'avait exaspéré.

"Nous nous élançâmes au galop à la rencontre de cette clarté rougeâtre qui brillait dans la profondeur des bois, comme une bouche de l'enfer ; arrivés enfin à une certaine distance, je fis faire halte à ma troupe.

"Chaque sapin dissimula un cavalier, aux deux côtes de la route étroite et montueuse que suivaient les torches, et j'attendis...

"Bientôt je pus voir distinctement une sorte de chaise de poste aux portières de laquelle galopèrent quatre hussards français, tandis qu'au-devant des chevaux couraient deux autres soldats qui portaient les torches éclairant la route.

"Cette voiture, je le présentai tout d'abord, devait renfermer quelque personnage important, lequel, persuadé sans doute que l'armée française n'avait qu'à se montrer pour refouler au loin l'ennemi, avait pensé qu'une escorte de six hommes était plus que suffisante pour traverser la Forêt-Noire dans toute sa largeur ; et ce calcul eût été juste, du reste, sans le hasard qui m'avait ainsi enclavé entre le Rhin et les premières lignes françaises.

"Au moment où les deux éclaireurs arrivèrent à trente pas de nous, deux de mes hommes firent feu, et l'un d'eux fut tué roide tandis que le cheval de l'autre, frappé à mort, roulait sur le sol, engageant sous lui son cavalier.

"En même temps, je m'élançai au milieu de la route et criai aux hussards :

"Rendez-vous !

"Les Français ne se rendent que morts, tu le sais bien. Un combat terrible s'engagea entre eux et mes hommes. Ils n'étaient que quatre, nous étions neuf. Mais le postillon se mit

de la partie, tandis que les cris d'effroi d'une femme retentissaient au fond de la chaise de poste.

"La lutte fut longue, acharnée, horrible, mais enfin la victoire me resta. Les quatre hussards furent tués, et de mes huit hommes il ne m'en restait plus que deux.

"J'avais bien chèrement acheté la conquête de cette voiture.

"Je m'en approchai alors, une torche à la main, et à sa lueur, j'aperçus une femme évanouie, couchée de son long sur les coussins.

"Alors sur ce champ de bataille, les pieds dans le sang, foulant des cadavres, mes deux hommes et moi nous prodiguâmes nos soins à la belle prisonnière, et bientôt elle rouvrit les yeux et jeta autour d'elle un regard égaré.

"—Lancelot, murmura-t-elle, mon vieux Lancelot, que s'est-il donc passé ?

"Elle s'exprimait en français et appelait ainsi le brigadier de hussards qui l'escortait naguère et avait été tué par un de mes hommes.

"—Que désirez-vous, madame ? lui demandai-je en allemand, car, dans ma haine de la France, j'avais fini par ne jamais prononcer un seul mot de notre langue maternelle.

"Elle me regarda avec une curiosité inquiète, se souvint sans doute des coups de feu qu'elle avait entendus, et, se penchant vivement à la portière, elle regarda au dehors...

"Les cadavres entassés autour de la voiture lui arrachèrent un cri... elle devina tout !

"—Morts ! dit-elle avec l'accent de la terreur et du désespoir, et je suis prisonnière !

"—Ne craignez rien, madame, lui dis-je, vous êtes aux mains d'un gentilhomme, et si vous êtes prisonnière, au moins serez-vous traitée avec les égards dus à une femme.

"Un sourire de dédain passa sur ses lèvres, elle me toisa du regard et me dit :

"—Faites ce que vous voudrez, mais vous ne saurez pas qui je suis...

"Et à partir de cet instant, elle se renferma en un profond silence rempli de fierté et de dédain.

"Cette fierté et ce mépris m'irritèrent. Cette femme dont j'avais tué les défenseurs, et qui était en mon pouvoir, semblait me dominer de sa hauteur de grande dame, moi qui avais vu les plus nobles Viennoises s'éprendre d'amour à ma vue.

"—Madame, lui dis-je, les hasards de la guerre ont de cruelles rigueurs. Vous êtes ma prisonnière, mais croyez que votre captivité sera douce et que...

"Elle détourna la tête, m'interrompant ainsi et semblant me dire :

"—Je vous dispense de vos protestations et de vos offres de service.

"Que te dirai-je ? Le dédain de cette femme m'irritait au plus haut degré, et cependant elle était si belle que je me sentais dominé par un sentiment de respect et d'adoration tout nouveau pour moi. Et puis, cette pensée confuse, cet instinct de brutalité sauvage qui naissent chez le soldat aux heures de pillage, quand la rapine et l'incendie promènent leur torche hideuse à travers les villes saccagées, cette pensée coupable qui défend de respecter la femme de l'ennemi, s'empara de moi et me fit tressaillir. Je me souvins alors que les armées françaises s'étaient montrées peu scrupuleuses en Allemagne, et comme je haïssais la France autant que j'aimais ma nouvelle patrie, je songai que cette femme était la plus belle que j'eusse vue de ma vie...

"Et alors posséder cette femme, la posséder entièrement, à jamais devint un désir ardent qui se développa chez moi avec la rapidité dévorante de l'incendie, jeta le trouble au fond de mon cœur, égara ma raison et me fit envelopper ma prisonnière de ce regard enflammé que les tigres enamorés du désert doivent lancer à la tigresse qui sommeille paresseusement et dédaigne leur amour.

"Elle comprit ce regard peut-être, car je la vis frissonner



de la tête aux pieds, tandis que sa pâleur devenait livide. Mais sa fière et orgueilleuse nature ne plia qu'un moment, et son œil dédaigneux continua à me toiser ironiquement. Cependant les bruits lointains de l'armée française passant au travers de la forêt s'étaient graduellement éteints, et il était à peu près certain qu'on ne songerait point à envoyer au secours de la belle inconnue. L'essentiel pour moi était donc, si je voulais ne point tomber au pouvoir des Français et conserver ma conquête, de chercher un gîte pour la nuit, d'y attendre le point du jour et de gagner ensuite le premier poste autrichien.

Le soldat badois était un des survivants. Il venait de se reconnaître dans la route que suivait la chaise de poste et, parfaitement orienté désormais, il m'assura que nous trouverions, en nous enfonçant de nouveau dans les bois, la maison d'un garde chasse où il nous serait possible de passer la nuit.

L'inconnue avait froidement écouté mon débat avec le soldat badois.

—Madame, lui dis-je, il faudra vous résigner à monter à cheval.

—Peu m'importe ! fit-elle d'un signe.

Je lui offris la main pour sortir de la chaise de poste, mais elle la repoussa et s'élança d'un bond sur la route.

—Pauvre Lancelot ! murmura-t-elle en apercevant le corps du brigadier.

Puis elle me jeta un nouveau regard chargé de mépris et me dit froidement :

—Ordonnez, monsieur, je suis prête à vous suivre.

J'avais fini par lui adresser la parole en français, et elle avait deviné sans doute que j'étais un émigré au service de l'Autriche, car son dédain pour moi avait paru s'en augmenter.

Mais déjà ce terrible esprit de la conquête, cette fureur de la victoire qui s'étend jusqu'à la femme du vaincu, s'étaient emparés de moi. Je n'aimais point encore l'inconnue, mais je la trouvais si belle déjà que je l'eusse disputée à l'empereur Français lui-même.

Le comte s'arrêta à cet endroit de son récit et passa tristement la main sur son front.

—Ah ! reprit-il, si cette femme eût été moins hautaine, moins superbe avec moi, peut-être ne l'eussé-je pas aimé, peut-être obéissant à un instinct de générosité native, lui eussé-je rendu sa liberté en l'escortant moi-même jusqu'aux lignes françaises. Mais son mépris m'exaspérait, et il m'eût été impossible en ce moment de préciser si je ressentais de la haine ou de l'amour pour elle.

On lui amena le cheval d'un de mes hommes qui avait été tué ; elle le monta sans difficulté, sans résistance, et se contenta de me dire :

—Où dois-je vous suivre ?

—Jusqu'à un lieu d'abord où vous puissiez passer la nuit, madame, lui répondis-je avec courtoisie. Puis, demain, je vous ferai escorter à Bide ou à Radstadt, ou, du reste, on va conduire votre voiture dès le point du jour.

J'avais trouvé cet excellent prétexte de m'éloigner d'un de mes hommes et de ne conserver que le Badois, lequel devait me guider jusqu'à la maison du garde-chasse, car déjà les plus étranges projets germaient dans ma tête, et je ne songai plus au péril qu'il y avait de me débarrasser ainsi d'un défenseur.

—Frantz, dis-je à mon soldat autrichien, tu vas passer la nuit ici, tu garderas tous ces chevaux (il y en avait huit de valides) et cette voiture, puis, quand le jour sera venu, tu suivras cette route en te dirigeant toujours à nord-ouest et tu conduiras chevaux et voiture jusqu'à Radstadt où tu m'attendras.

Frantz inclina docilement la tête et je fis signe à Karl de remonter à cheval et nous montrer la route.

—Monsieur, me dit alors l'inconnue, me ferez-vous la grâce de me laisser emporter une petite boîte que j'ai dans ma voiture ?

—Sans doute, madame.

Elle indiqua à Frantz une des poches de la berline, et ce-

lui-ci y trouva en effet une boîte oblongue, de peu de profondeur, et que je crus être une de celles où les femmes serrent des flacons de sels et des odeurs.

Un mouvement de joie se poignit sur son visage lorsque cette boîte fut en sa possession, et elle poussa son cheval d'elle-même, toute prête à me suivre. Nous nous enfonçâmes alors à travers les bois, guidés par Karl et éclairés par un pâle rayon de la lune qui se levait à l'horizon.

J'avais rangé mon cheval à côté de celui de cette femme ; mon regard ardent l'enveloppait sans cesse ; parfois la route étroite nous rapprochait si bien, que je sentais passer son haleine sur mes mains ou sur mon front, et j'éprouvais alors un tressaillement indicible.

Nous cheminâmes ainsi pendant une heure, et cette heure fut pour moi délicieuse. En dépit de son dédaigneux silence, je me trouvais heureux encore de chevaucher auprès d'elle, et, mon imagination aidant, je me figurai être un amant fortuné.

Une petite lueur scintillant à travers les sapins nous indiqua enfin cette maison de garde-chasse dont Karl nous avait parlé.

—Voilà, dit-il en étendant la main.

Un peu après nous atteignîmes la pauvre demeure, et grand fut notre étonnement en la trouvant abandonnée. La porte était ouverte, le feu brûlait dans l'âtre, une lampe était posée sur la table grasseuse où le garde-chasse prenait ses repas... Mais personne, ni au dedans, ni au dehors.

—Hermann ? appela Karl à plusieurs reprises.

Hermann ne répondit pas.

Sans doute au bruit lointain de la fusillade, le garde avait jugé prudent de s'enfuir, laissant sa maison à la disposition des vainqueurs.

—Madame, dis-je alors à la jeune femme, veuillez pardonner la chétive hospitalité que je suis forcé de vous offrir ici.

Je voulus lui donner la main pour mettre pied à terre, mais elle la refusa comme elle avait déjà fait en quittant la voiture, et elle entra dans la maison du garde sans m'avoir répondu. Elle s'assit sur un escabeau, au coin du feu, s'enveloppa dans un grand châle anglais et parut décidée à attendre le jour en cette situation. La maison avait un premier étage composé d'une chambre unique ; dans cette chambre il y avait un lit, celui du garde.

Je la suppliai de prendre ce lit et de dormir quelques heures.

—Soit ! me dit-elle d'un ton résigné qui me fit tressaillir d'espérance, tant l'homme est fat à de certaines heures.

Elle consentit à monter au premier étage et s'y enferma, me remerciant, d'un geste, de mes offres de service.

Je redescendis au coin du feu et y demeurai rêveur pendant plus d'une heure, ne sachant à quel parti m'arrêter.

Karl avait attaché les chevaux en plein air, puis il avait vidé une gourde pleine de kirsch et s'était couché ivre-mort sur le pas de la porte. J'étais donc seul par le fait, seul avec cette femme dont la fierté pleine de mépris m'irritait, dont la beauté m'éblouissait et que j'aimais déjà d'un violent amour, obéissant à cette impression bizarre du cœur de l'homme qui semble se complaire à essayer les dédains de la femme aimée. Je l'aimais parce qu'elle semblait me mépriser et me braver.

Je voulais me venger, je voulais être aimé...

Ces deux pensées étreignaient mon cerveau et faisaient bouillonner mon cœur d'indignation et de désirs brûlant tout à la fois. Cette femme avait dû cependant songer qu'elle était en mon pouvoir, que les lois de la guerre m'absolvaient d'avance, que je pouvais abuser de cette situation étrange que nous faisaient à tous l'isolement, la nuit, la jeunesse...

Eh bien, elle s'était couchée tranquillement, se contentant de pousser sa porte, laquelle, du reste, ne fermait pas même au verrou.

Tout en elle, jusqu'à sa faiblesse et à son impuissance de me résister, semblait me braver. Oserai-je l'avouer ? j'eus le vertige... Comme un prisonnier qui s'évade, comme un assassin qui se glisse dans l'ombre un poignard à la main, je gravis

l'escalier, étouffant le bruit de mes pas, et, le cœur palpitant, j'arrivai jusqu'à cette porte qui me séparait d'elle encore. Mais alors mon cœur battit si fort que je m'arrêtai, et frissonnant, la sueur au front, je me me pris à écouter.

— La petite chambre était silencieuse, mais un rayon de la lampe filtrant à travers la porte m'apprit que si l'inconnue dormait, au moins elle n'avait pas jugé prudent de s'endormir dans les ténèbres. Enfin je fis un effort sur moi-même et j'osai pousser cette porte.

— Au bruit, elle se dressa sur son séant et me regarda. Son regard était froid, calme, acé comme la pointe d'un stylet.

— Que voulez-vous ? me dit-elle.

— Ce regard, cette voix brève et impérieuse, achevèrent de m'exaspérer. C'était trop me braver !

— Madame, lui dis-je, je vous ai trouvée si belle en vous voyant, que je sentis naître soudain en mon cœur une de ces passions terribles que rien ne saurait dompter. Je vous aime ..

— Un sourire passa sur ses lèvres. Ce sourire, vois-tu, s'il fût tombé des lèvres d'un homme, aurait équivalu pour cet homme à un arrêt de mort, tant il était ironique et semblait me défier.

— Vous êtes Français ? me dit-elle.

— Oui, balbutiai je, frémissant.

— Très-bien, murmura-t-elle. Après avoir eu la lâcheté de tirer l'épée contre votre pays, vous ne reculerez pas devant la violence envers une femme que le hasard a fait tomber en vos mains. C'est tout simple.

— Madame...

— Sortez ! me dit-elle, m'indiquant la porte d'un geste de mépris suprême.

— Madame... madame... balbutiai je d'une voix que la fureur étranglait, au nom du ciel et par pitié pour vous-même, ne me parlez point ainsi... Demandez-moi de vous respecter, invoquez en moi la loyauté du gentilhomme, et je vous obéirai... je me re'irerai... car je vous aime...

— Insolent ! fit-elle, toujours de cette voix calme où éclatait son dédain, vous osez me parler d'amour, me dire que vous êtes gentilhomme, et cela dans cette langue qui n'est plus la vôtre et que vous avez reniée !...

— Et sa main s'étendit une fois encore vers la porte, impérieuse, menaçante, inflexible, comme un bâton de commandement.

— Sors, misérable ! me dit-elle.

— A ces derniers mots j'eus le vertige, mes yeux s'injectèrent de sang ; cette fureur étrange que la passion met au cœur de l'homme se trouva stimulée encore, fouettée à vif par le dédain de cette femme.

— Vous l'avez voulu !... m'écriai-je.

— Et je m'élançai vers elle pour la saisir dans mes bras, pour lui faire subir l'affront d'un baiser...

— Mais, plus prompt que moi, elle passa la main sous son oreiller, en retira un pistolet, m'ajusta et fit feu. Un nuage passa sur mon front... j'eus froid... et je portai vivement la main à ma poitrine.

— Et comme je ne tombais point et faisais un pas encore, elle s'arma d'un second pistolet, fit feu une seconde fois et me renversa sanglant sur le parquet.

— Cette boîte oblongue qu'elle avait emportée renfermait une paire de charmants petits pistolets à crose d'ivoire avec lesquels elle venait de défendre son honneur.

— A partir de ce moment-là, continua Hector de Maltevert après un moment de pénible silence, je ne me souviens plus de rien.

— Que devint-elle ? je ne l'aurais jamais su, si je ne venais de la revoir. Sans doute elle prit la fuite à travers la forêt, marchant au hasard, et elle rencontra peut-être un détachement de troupes françaises. Quant à Karl, il ne s'était pas même réveillé, et lorsque le jour arriva et eut dissipé son ivresse, il me trouva baigné dans mon sang et ne donnant plus signe de vie. Seulement, il paraît que je ne m'étais point évanoui sur-le-champ, que j'avais eu la force de me traîner

jusqu'au lit après la fuite de l'inconnue et d'y saisir comme un talisman cette petite boîte sur laquelle j'avais lu son nom. — "Margarita," car je la tenais étroitement serrée sur mon cœur, m'a dit Karl, et ce nom s'était gravé dans ma mémoire en traits de feu, puisqu'il n'abandonna point mes lèvres durant mon délire."

Le comte s'arrêta une fois encore, et Raoul sentit sa main trembler convulsivement dans la sienne.

— Eh bien ! reprit-il enfin d'une voix sombre et presque farouche, cette femme que j'ai vue quelques heures à peine, cette femme aux genoux de laquelle j'aurais dû me courber, et avec qui cependant je me suis conduit comme le dernier soldat d'une armée victorieuse, je l'ai aimée ardemment, saintement, de toute la hauteur de mes remords et de mon désespoir ; j'aurais voulu pouvoir donner ma vie pour elle, verser mon sang goutte à goutte et jusqu'à la dernière pour être pardonné... Et voici que je la retrouve, toujours belle, toujours hautaine et dédaigneuse, et la fatalité veut que cette femme, avec qui j'ai voulu user du droit de la guerre, soit précisément de mon sang, que son père et le mien soient frères... Oh ! combien elle doit me mépriser et me haïr. Comprends-tu ?

Raoul se taisait ; il comprenait, lui aussi, que son frère Hector avait creusé un abîme, avec son amour même, entre madame Durand et lui, et que cet abîme, rien au monde ne le saurait combler.

Les deux frères demeurèrent longtemps silencieux et mornes, le premier enseveli dans ses douloureux souvenirs, le second songeant peut-être aussi à cet amour sans issue auquel il avait dévoué sa vie.

Tout à coup Hector se leva brusquement. Un éclair jaillit de ses yeux, et serrant avec force les mains de Raoul.

— Eh bien ! dit-il, tôt ou tard, et dussé-je conquérir le monde pour le mettre à ses pieds, elle m'aimera.

Raoul tressaillit ; il savait son frère capable de tout, du plus grand héroïsme comme des plus grands crimes, pour arriver à son but.

Puis, à ces accès d'enthousiasme chez le comte, succéda un accès de fureur jalouse :

— Mais cet homme, murmura-t-il, cet officier de Bonaparte qui l'accompagne... si c'était... Oh ! je te luerais.

Et il mit la main sur un poignard qu'il portait toujours sur lui et en étreignit convulsivement la poignée.

— Viens, dit Raoul en l'entraînant, viens, frère, la nuit porte conseil.

## VI

Hector de Maltevert n'était point le seul hôte de Montmorin dans l'âme de qui l'arrivée de madame la comtesse Durand avait jeté le trouble, et nous pourrions nous en convaincre en passant en revue tour à tour les cousins et les neveux du feu M. le commandeur, lesquels causaient entre eux au saut du lit ou procédaient à leur toilette en formant mille projets dans lesquels ils faisaient entrer la jolie veuve.

C'étaient d'abord les Franquépée, dont l'aîné papillotait ses rares cheveux grisonnants devant une glace et adressait ainsi la parole à son frère :

— Ah ça, monsieur mon cadet, que pensez-vous de cette cousine qui nous est tombée hier du ciel ?

— Mais... rien du tout... répondit M. le vicomte Aristodème de Franquépée, gentilhomme timide, qui n'osait jamais émettre un avis devant son redoutable aîné.

— Comment ! rien du tout ?

— Dame ! monsieur mon frère, que voulez-vous que j'en pense ?

Et le cadet des Franquépée laissa glisser sur ses lèvres un sourire béat.

— Vous êtes insupportable, Aristodème... Vous touchez à votre cinquantième année, et vous n'avez pas plus d'intelligence qu'un enfant au maillot.

Nouveau sourire indécis de M. le vicomte Aristodème de Franquépée.

—Eh ! parbleu ! fit le comte en achevant sa papillote d'un air de mauvaise humeur, une cousine qui arrive à neuf heures du soir en compagnie d'un officier de Bonaparte qu'elle appelle "Oscar" tout court mais sacretture ! il y a à penser, là.

—Vous avez raison, mon frère, murmura le vicomte d'un ton soumis, cela donne fortement à penser.

—Une femme qui a vécu à la cour impériale, continua M. de Franquépée afin d'échauffant... c'est abominable !

—Abominable, en effet, mon frère !

—Cet Oscar, puisqu'elle le nomme ainsi, c'est à coup sûr... M. Aristodème se prit à rougir comme une belle fille.

Et puis, comme si cette conversation l'eût effarouché, il ajouta :

—N'importe ! nous n'avons pas trouvé le diamant.

—Peuh ! dit le comte ; personne ne l'a trouvé plus que nous... ce n'est pas que j'y tiens. cependant.

—Ah ! murmura Aristodème, il n'est pas moins vrai qu'il vaut trois millions et qu'avec trois millions...

—Nous nous marierions, monsieur mon frère, car, vous le savez, si nous sommes demeurés garçons l'un et l'autre

—C'est que nous étions un peu minés soupira le cadet du comte.

—Franquépée tombe en ruine. Cependant cette cousine... reprit M. de Franquépée, qui était fort tenace cette cousine m'intrigue...

Le vicomte Aristodème rougit de nouveau.

—Elle est d'une hardiesse... d'un sans-gêne... dirait-on pas qu'elle n'a jamais dérogé ?

—Mais elle est jolie, ma foi ! soupira le cadet des Franquépées...

—Eh bien, dit le comte, trouvez le diamant, et elle vous épousera !

Le vicomte eut le vertige.

M. Charles de la Barillère avait mal dormi.

Pourtant il avait vingt ans, sa conscience était pure ; jamais il n'avait commis le moindre meurtre, et il ressentait une profonde horreur pour cet empereur romain qui tuait des mouches avec un poignon.

A moins que le souvenir d'*Estelle et Némorin*, le seul roman qu'il eût jamais lu, troubla le repos de ses nuits, M. de la Barillère fils n'aurait jamais deviné la cause de son insomnie, sans le souvenir de la conversation qu'il eut avec son père en rentrant chez lui, le soir de l'arrivée de madame Durand.

—Comment trouvez-vous cette cousine, mon fils !

—Moi ? mon père...

—Sans doute. Vous pouvez, il me semble, me dire ce que vous en pensez ?

—Vous croyez, mon père ?

—Comment ! si je le crois ? mais qu'avez-vous donc à me regarder ainsi ?

—C'est que... c'est que, mon père balbutia M. de la Barillère fils devenu cramoisi.

—Eh bien ! quoi ? insista le chevalier.

Le bon jeune homme soupira comme soupirait Némorin, au dire de M. de Florian, ce capitaine de dragons qui mourut de peur, tout comme un vrai poète.

Si M. le chevalier Arthur de la Barillère n'eût porté des lunettes, ce qui empêche ordinairement de voir clair, il eût remarqué l'incarnat qui boursoufflait le visage imberbe de son rejeton.

—Ah ça mais, vous soupirez, il me semble !

Charles soupira encore et ne répondit pas.

—Au fait ! pourquoi pas ? murmura le chevalier, comme se parlant à lui-même.

—Pourquoi pas ? murmura *in petto* le jeune la Barillère qui s'enhardit.

—Comment trouvez-vous cette cousine, Charles ? une belle femme, n'est-ce pas ?

—Oui... mon père...

—Et veuve de bien bonne heure ?

A ces mots, Charles-Anacharsis de la Barillère soupira encore, tout comme s'il eût regretté le mari de la comtesse.

—Et riche, morbleu ! continua le chevalier, qui poursuivait son idée.

—Ah !... elle est riche ?

—Trente mille livres de rente, au moins, indépendamment de sa part de l'héritage.

Nouveau soupir de Charles-Anacharsis.

—Avez-vous songé à vous marier ?

A cette brusque question, le jeune homme faillit s'évanouir.

—Ah ! poursuivit le chevalier, ce serait un mariage, cela. Elle a quelques années de plus que vous, mais, ma foi ! elle est fort belle... elle est riche, vous ne l'êtes pas... Et puis, après tout, et malgré sa mésalliance, c'est une Maltovert.

—En sorte que... mon père... balbutia M. Charles-Anacharsis de la Barillère.

—Je vous tutorise, mon fils, à faire votre cour. Je me charge des négociations... Mais, bon Dieu ! qu'avez-vous ? vous chanceliez...

—Ce n'est rien... non... je ne crois pas...

—Voilà qui est convenu, reprit le chevalier. Mettez-vous au lit ; et, dès demain matin, je demanderai un entretien à la comtesse.

On le comprend, M. Charles-Anacharsis de la Barillère n'avait pu fermer l'œil de la nuit.

M. le marquis Anatole de Posrhéac, nous l'avons dit déjà, avait cinquante et quelques années, n'en avait que quarante cinq, portait la poudre et la queue, se croyait toujours fort jeune et cherchait à se marier.

La veille, il avait offert sa main à madame Durand, selon la rigoureuse étiquette qui régnait à Versailles trente ans auparavant, lorsque le marquis était page du roi Louis XV.

En se mettant au lit, le marquis sonna son valet de chambre.

Selon la tradition, son valet de chambre s'appelait Jasmin et avait succédé à un autre valet du nom de Lafleur.

—Jasmin, lui dit le marquis, vous m'apporterez demain mon habit vert et ma veste ventre-de-biche. Parfumez mon lit et faites mes papillotes.

Quand M. de Posrhéac demandait son habit vert, sa ventre-de-biche, ordonnait de parfumer son lit et de boucler sa chevelure grise, son esprit était à la galanterie.

—Hé ! hé ! murmura-t-il en se plongeant dans le lit parfumé, jolie femme, ma foi ! belles dents, cheveux magnifiques, grands yeux... il faudra en revoir !

M. de Posrhéac s'endormit en prononçant ce mot de chasse qui était très-significatif, et il prouva ainsi la supériorité des amoureux mûrs sur les jeunes, que leur amour empêche de dormir, ce qui est un tort.

Un seul des cohéritiers n'avait point songé à la belle veuve, c'était M. Bontemps de Saint-Christol, un personnage muet qui ne songeait à rien.

## VII

Tandis que chaque hôte de Montmorin commentait l'avenir à sa manière relativement à la belle comtesse, celle-ci, malgré les fatigues de la route et les émotions terribles qu'elle avait éprouvées à la fin de son voyage, s'était éveillée de bonne heure, et, sautant hors du lit, elle courut à sa fenêtre.

Un charmant rayon de soleil glissait déjà sur la petite vallée de Montmorin et faisait miroiter comme d'innombrables rubis les gouttelettes de rosée dont les arbres étaient couverts.

La comtesse embrassa d'un regard les bois, les champs, les prairies au milieu desquelles le Cousin déroulait ses méandres argentés, reconnut le tourbillon où elle avait failli périr et frissonna au souvenir du danger qu'elle avait couru.

Elle se rappela alors Jean, le robuste enfant de la nature ; et, soit reconnaissance, soit qu'elle obéit à la vague impression d'un sentiment tout nouveau pour elle, elle procéda rapidement à sa toilette, et, sortant du château, elle se dirigea à

ped vers le petit pavillon situé à l'extrémité du parc, où Jean demourait depuis la mort de son père.

Mais Jean était parti depuis longtemps, son fusil sur l'épaule, et la comtesse ne trouva que le bonhomme Guillaumier, le père de la pauvre Rose.

La comtesse rentra désappointée.

A dix heures, un laquais vint l'avertir que le déjeuner était servi.

Madame Durand descendit à la salle à manger où les héritiers se trouvaient réunis.

Les Maltevert seuls étaient absents.

La comtesse serra la main d'Oscar, salua ses cousins et prit la place d'honneur.

Le tendre Anacharsis de la Barillère alla s'asseoir en rougissant au bout de la table, et comme son père s'approchait de la comtesse pour lui faire son compliment du matin, il s'imagina que la demande en mariage allait avoir lieu incontinent, et il éprouva un horrible malaise.

Le marquis de Posrhéac succéda au chevalier Arthur de la Barillère. Il avait son habit vert, sa veste veno-de-biche, il était poudré, musqué, ambré, et s'appuyait avec une grâce juvénile sur un jonc à pomme d'or.

Le vieux Céladon déposa aux pieds de la comtesse ses hommages entortillés dans une phrase fleurie et parfumée empruntée à feu le chevalier Dorat, et cela avec une grâce et une aisance que le maréchal de Richelieu n'eût point désavouées, s'il eût été de ce monde.

Puis il lui effleura la main d'un baiser et s'assit à sa droite.

— Où sont nos cousins de Maltevert ? demanda madame Durand.

— A la chasse, répondit le commandant.

— Ah ! fit la veuve. Ces messieurs auraient pu y renoncer pour aujourd'hui, ce me semble.

— Pourquoi donc ? demanda M. le vicomte Aristodème de Franquépées se penchant à l'oreille de son aîné.

— Par politesse, sans doute, répliqua ironiquement celui-ci. Décidément, l'aîné des Franquépées était mal disposé pour la comtesse. Quant à M. de Posrhéac, qui n'aimait que médiocrement les Maltevert depuis qu'ils avaient repoussé sa proposition, il saisit au vol cette occasion d'être aimable à leurs dépens.

— Ces messieurs, dit-il, ont oublié le savoir-vivre de la noblesse française en servant dans les kaizerlitz, et ils préférèrent les ardeurs du soleil au feu des plus beaux yeux du monde.

Le compliment était fade, mais il eut son petit succès.

La comtesse répondit du ton qu'aurait employé, trente ans plus tôt, une duchesse à paniers :

— Vous êtes adorable, marquis !

Le sourire qui accompagna ces paroles acheva de tourner la tête au Céladon.

M. Anacharsis de la Barillère faillit s'en trouver mal.

Mais un supplice plus grand encore était réservé à l'adolescent. La comtesse s'oublia, durant le déjeuner, à appeler le commandant, par son prénom, et le jeune inoffensif gentilhomme, qui réprouvait si fort le meurtre d'une mouche, se prit à souhaiter la potence pour M. de Verteuil.

L'amour rend féroce.

Anacharsis de la Barillère ne leva plus les yeux durant le déjeuner.

Les Franquépées chuchotèrent.

Le marquis ne tarit point en galanteries surannées, que la jeune femme écouta avec une patience et une grâce évangéliques.

Bontemps de Saint-Christol, personnage toujours muet, mangea en homme qui n'a point à payer son écot.

En sortant de table, le marquis offrit son bras pour un tour de parc, tandis que le commandant allait tirer des cailles au vol du chapon. Les Franquépées se remirent à la recherche du diamant, et M. le chevalier Arthur de la Barillère épia le moment favorable d'entamer sa délicate négociation. Quant au jeune Anacharsis, il alla s'enfermer dans sa chambre et attendit, palpitant, le retour de son père.

Quelques heures après, le commandant, revenant de la chasse, trouva la comtesse causant avec Jean, le fils du commandeur.

Elle sauta amicalement le jeune chasseur et prit le bras d'Oscar, tandis que Jean s'éloignait discrètement.

— Savez-vous, lui dit-elle, que je trouve ici un roman tout fait ?

— Comment cela ?

— Je suis déjà demandée en mariage.

— Et par qui ? fit M. de Verteuil en souriant.

— Par deux soupirants à la fois.

— Allons donc !

— Rien n'est plus vrai.

— Mais encore ?

— Le premier a la cinquantaine.

— Ah ! et le second ?

— Le second est un adolescent.

— Conte-moi donc cela !

— Volontiers, car c'est fort drôle.

La comtesse fit prendre au commandant un petit sentier qui s'enfonçait dans le parc.

FIN

*L'épisode qui fait suite a pour titre :*

**CAMILLE**

AU BON MARCHÉ

MAISON ALPHONSE VALIQUETTE

VENTE EXTRAORDINAIRE POUR LES FÊTES

Tous nos Satins unis et barrés dans toutes les couleurs, réduits à 10c la verge. La balance de nos Pluches en Soie dans toutes les nuances qui se vendent ailleurs à 62½c, mais qui se trouvent toujours Au Bon Marché pour 47½ LA VERGE.

La seule maison où l'on peut se procurer du RUBAN EN PLUCHE DE SOIE dans toutes les nuances.

RÉDUCTION EXTRAORDINAIRE dans les lignes suivantes : Foulards en Soie, Echarpe, Mouchoirs en Soie, Cols, Boucles, Collets et Poignets, Chemises et Sous-Vêtements.

GRANDE VARIÉTÉ dans nos Lainages Tricotés, tels que, Ceintures, Tuques, Bas et Mitaines dans toutes les couleurs, à être clair sans réserve.

La balance de nos Chapeaux en Foutre garnis, à être donné à 75c chaque. Grande Vente de FOURNITURES DE MAISON.

SPECIAL :—Coton à Drap, double largeur, 72 pouces, à être sacrifié à 15c la verge.

MERVEILLE.—Tous nos Tapis Brussels, Tapestry et Corde. Tous nos Prélarts anglais, américains et canadiens, à être vendus à n'importe quel prix.

Toute notre grande variété de Rideaux en Net et en Soie brute, à être sacrifiée à 50c dans la piastre.

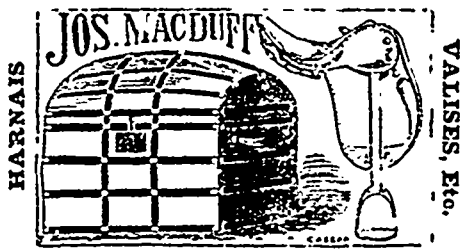
Un Pôle pour Rideau, complet, pour 33c.

1869 — RUE NOTRE-DAME, Près de la RUE MCGILL — 1871

ALPHONSE VALIQUETTE, Propriétaire

**CASTOR-FLUID.** On devrait se servir pour les CHEVEUX de cette préparation délicate et rafraichissante. Elle entretient le scalp en bonne santé, empêche les peaux mortes et excite la pousse. Excellent article de toilette pour la chevelure, indispensable pour les familles. 25 CTS. LA BOUTEILLE.

**HENRY R. GRAY, Chimiste - Pharmacien**  
144 Rue Saint-Laurent, Montréal



Nous attirons l'attention de nos lecteurs d'une manière spéciale sur la maison **JOS. MACDUFF** Sellier et fabricant de Vaises. Tous les produits de cet établissement sont faits à la main. Harnais complet, d'une solidité à toute épreuve, cousus à la main, depuis \$12.00.

**JOS. MACDUFF, SELLIER**  
No. 701, Rue Ste-Catherine, Montréal  
Couvertures de cheval peignées, étrilles, brosses fouets, etc. aux meilleures conditions.

DEMANDEZ A VOTRE EPICIER

**L'HUILE "STAR"**

POUR VOTRE MACHINE A COUDRE

C'EST LA MEILLEURE JUSQU'A PRESENT CONNUE

Exigez la bouteille avec une ETOILE sur le Bouchon et sur l'Étiquette.

Avant d'aller ailleurs les familles sont priées de faire une visite chez

**LABBÉE ET CIE**

MARCHANDS DE

**FERRONNERIES, PEINTURES, VAISSELLES**

HUILES, VERNIS, VERRERIES

Outre d'avoir un grand assortiment, ses prix sont si bas qu'ils ne craignent aucune concurrence. N'oubliez pas l'adresse:

No. 587, RUE STE-CATHERINE, MONTREAL

A l'Enseigne du Cadenas Tricolore.

MAISON DU PACIFIQUE CANADIEN

**L. J. GUILMETTE ET CIE**

(Autrefois employé chez J. B. Germain)

MARCHANDS - TAILLEURS

No 1488, RUE NOTRE-DAME

MONTREAL

HARDES FAITES ET MERCERIE

Spécialité de confections sur commande. Les ordres sont exécutés avec promptitude. Un tailleur de première classe est au service de l'établissement. Un habillement complet fait en six heures.

La maison tient aussi un assortiment complet de Cha peaux dans les derniers goûts, Chemises, Cravates, Collets, Corps, Caleçons, Vaises, etc.

**O. COURTEMANCHE**

102 RUE ST-DOMINIQUE  
502 ET 504 RUE DORCHESTER

Obligé pour cause de santé de se retirer des affaires, offre en vente son fonds de magasin consistant en Meubles, Poêles, Lampes, Livres, Verreries, etc. à des prix vraiment bon marché. Il acceptera aussi bien en échange pour le prix de son stock une propriété foncière. Etabli depuis 14 ans, il a le plaisir de dire que celui qui achètera son magasin y fera une des plus folles et lucratives affaires. En attendant cette vente en bloc le public pourrait faire une visite à l'adresse ci-dessus, pour acheter avec un rabais de 50 p. cent. Venez et voyez.

O. COURTEMANCHE,

102 rue St-Dominique, 502 et 504 rue Dorchester, Montréal

LE PLUS GRAND ASSORTIMENT DE

**Bijoux et d'Objets de Fantaisie**

SE TROUVE CHEZ

**FOUCHER, FORTIER & CIE**

No 865, RUE STE-CATHERINE

MONTREAL

Les dames et messieurs trouveront toujours dans cette florissante maison le choix le plus varié de montres en or et en argent, payable à la semaine, aussi bon marché que pour du comptant. On sollicite une visite.

LIBRAIRIE

**C. O. BEAUCHEMIN ET FILS**

256 & 258, RUE ST-PAUL, MONTREAL

Librairie—Papeterie—Imprimerie—Reliure

Aux lecteurs de la Bibliothèque à 5 Cents.

Nous avons l'honneur d'informer les personnes qui collectionnent cette publication, que nous nous chargeons d'en relier les volumes, reliure très solide et très élégante, moyennant 75 cents chacun.

Nous mettrons en vente dans quelques jours, la 3e édition de l'ouvrage de M. Louis Fréchette: LES FLEURS NOUVELLES, LES OISEAUX DE NEIGE poésies canadiennes couronnées par l'Académie française. 1 de un volume in-12. Prix, broché, \$1.00. Relié, \$1.25. Les catalogues de notre maison seront adressés à toute personne qui en fera la demande.

ETABLIE EN 1863

**G. CONSTANTINEAU**

Poêles, Fournaises et Ustensiles de Cuisine

AGENT POUR

**"DUNDAS STOVE CO."**

Manufacture célèbre pour leur

**FOURNEAU ELECTRIQUE**

qui a remporté le PREMIER PRIX à la dernière Exhibition.

1950, RUE NOTRE-DAME, MONTREAL

**A BONNEZ-VOUS AU JOURNAL LE MONDE**

Le journal LE MONDE possède la plus grande circulation de toute la presse française de la Péninsule. Ce prix de l'abonnement, édition quotidienne, y compris le numéro litéraire du samedi, à 8 pages, un an, \$3.00 6 mois, \$1.50, 4 mois, \$1.00. Edition hebdomadaire, publiée chaque vendredi à 8 grands pages. Résumé fidèle de notre Élit on quotidienne, un an, \$1.00, 6 mois, 50c. Invariablement payable d'avance. Nous publions toutes les semaines une liste des marchés de détail. Les feuilletons du MONDE, acquis à grand frais, sont toujours de la plus haute moralité et sont choisis parmi les œuvres des meilleurs romanciers. Ces feuilletons, achetés en librairie coûtent de 3 à 4 piastres chacun, et nous en publions 5 ou 6 par année. — Tout abonné qui d'ici au 1er février 1887, payera ses arriérés et une année en avant, de même que pour les nouveaux, recevra en récompense une des magnifiques gravures suivantes: L'Empanonnière, la Mère qui pleure, l'Honneur du nom, la Femme fatale, Le 11 Riell, au choix des abonnés. — Autres avantages, ILLUSTRATIONS, à partir du 1er Janvier 1887, le MONDE publiera toutes les semaines plusieurs illustrations intéressantes. Ilustrations dans le feuilleton et gravures de circo stances. LE MONDE sera alors le seul journal français QUOTIDIEN illustré. Conditions pour les villes—Qu'on n'oublie pas les grands avantages que nous offrons à nos lecteurs. Demandez LE MONDE qui est en vente dans tous les dépôts de journaux de la ville et de la campagne. Seulement

UN CENTIN LE NUMERO.

Politique, commercial, industriel, littéraire et agricole. Bureaux et ateliers, 1674 rue Notre-Dame, Montréal. Le journal LE MONDE possède la plus grande circulation de toute la presse française de la Péninsule. Ce prix de l'abonnement, édition quotidienne, y compris le numéro litéraire du samedi, à 8 pages, un an, \$3.00 6 mois, \$1.50, 4 mois, \$1.00. Edition hebdomadaire, publiée chaque vendredi à 8 grands pages. Résumé fidèle de notre Élit on quotidienne, un an, \$1.00, 6 mois, 50c. Invariablement payable d'avance. Nous publions toutes les semaines une liste des marchés de détail. Les feuilletons du MONDE, acquis à grand frais, sont toujours de la plus haute moralité et sont choisis parmi les œuvres des meilleurs romanciers. Ces feuilletons, achetés en librairie coûtent de 3 à 4 piastres chacun, et nous en publions 5 ou 6 par année. — Tout abonné qui d'ici au 1er février 1887, payera ses arriérés et une année en avant, de même que pour les nouveaux, recevra en récompense une des magnifiques gravures suivantes: L'Empanonnière, la Mère qui pleure, l'Honneur du nom, la Femme fatale, Le 11 Riell, au choix des abonnés. — Autres avantages, ILLUSTRATIONS, à partir du 1er Janvier 1887, le MONDE publiera toutes les semaines plusieurs illustrations intéressantes. Ilustrations dans le feuilleton et gravures de circo stances. LE MONDE sera alors le seul journal français QUOTIDIEN illustré. Conditions pour les villes—Qu'on n'oublie pas les grands avantages que nous offrons à nos lecteurs. Demandez LE MONDE qui est en vente dans tous les dépôts de journaux de la ville et de la campagne. Seulement

**LA PRESSE**

**JOURNAL INDEPENDANT**

QUOTIDIEN ET HEBDOMADAIRE

contient les meilleurs renseignements et possède la plus grande circulation.

Edition quotidienne.....\$3.00 par année

Edition hebdomadaire..... 1.00

PAYABLE D'AVANCE.

**LA BIBLIOTHEQUE A CINQ CENTS**

EST PUBLIÉE AUX PRIX SUIVANTS

UN AN - - \$2.50 { STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE } SIX MOIS - \$1.25

**LE NUMERO - - 5 CENTS.**

**POIRIER, BESSETTE & Cie, Editeurs-Propriétaires**

FERMIERS DE LA CIRCULATION DE "LA PRESSE"

1540 — RUE NOTRE-DAME, MONTREAL — 1540

Boîte B. P. No. 138